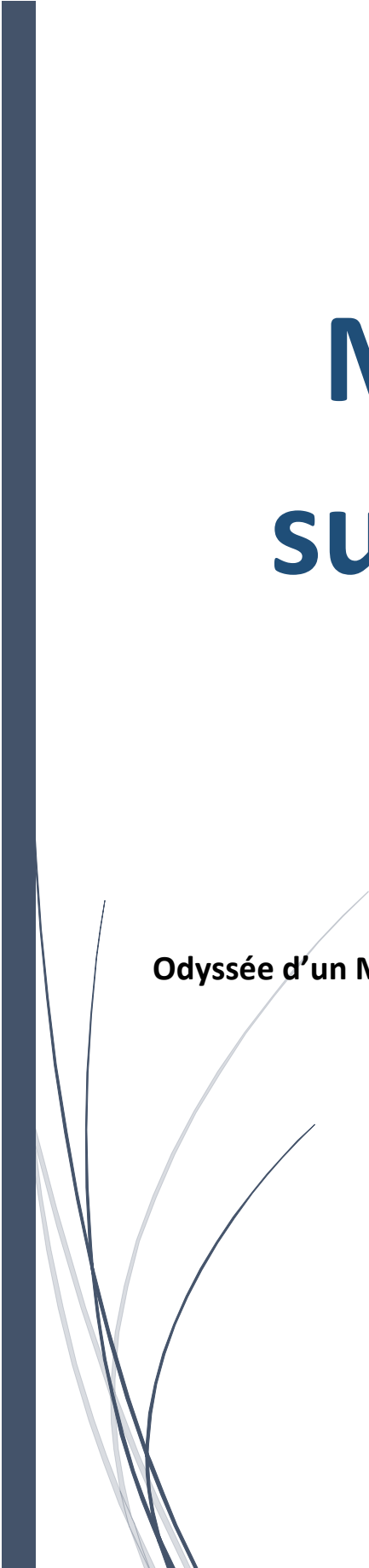




Malgré moi sur les routes de l'enfer

**Odyssée d'un Malgré-Nous alsacien de dix-neuf ans sur le front de l'est
(1943-1945)**

Alphonse GOLLING

PROLOGUE

Je n'ai jamais vraiment connu mon père. Je veux dire dans son intériorité. Il a pourtant toujours été présent dans mon enfance et mon adolescence.

Nous avions à côté de nous, mon frère et ma sœur aînés, un père paradoxalement absent, plongé dans une sorte de méditation permanente dont on se doutait, sans vraiment pouvoir la définir, qu'elle n'était pas sereine.

Cette absence habituelle se doublait d'une malaudition qui me faisait souvent sourire. Combien de fois lorsque je l'interpellais, ne me criait-il pas : « Hey ? », comme pour me dire : « Quoi, qu'est-ce qui s passe ? » Son regard effrayé émergeait alors d'un monde qui ne semblait appartenir qu'à lui.

Ce poids, lourd et douloureux, qu'il portait en lui chaque jour et à chaque seconde l'a progressivement coupé des siens. Nous apprendrons bien des années plus tard qu'il était dépressif et malentendant depuis longtemps. Et que ces maux qui le rongeaient à des décennies trouvaient en grande partie leur origine à l'orée de sa vie, sur les champs de bataille de l'Ukraine.

Mon père était un « Malgré-nous » alsacien, incorporé de force en 1943 dans les armées du Reich hitlérien à l'âge de 19 ans.

Nous connaissions un peu son histoire. Il en parlait chaque année lors du réveillon de Noël. Et il nous disait : « Cette nuit-là, le Russe a attaqué... » Nous en avions l'habitude et n'avions pas l'idée de lui en demander un peu plus. Cela l'aurait peut-être aidé, mais il était si monolithique, solitaire, que de la distance s'était déjà installée entre nous.

Mon père a connu l'enfer, si cette expression a un sens. Encore lycéen, il s'est retrouvé sur le front de l'Est, en Russie ou plus précisément en Ukraine, pauvre terre de guerres éternelles. Il a eu beaucoup de chance, il est passé entre les balles, il en est revenu intact, du moins physiquement. Mais la guerre est un fauve. Elle ne lâche jamais sa proie. Survivre est une chance, encore faut-il savoir reprendre sa vie.

Cette vie d'après, il l'a pourtant menée courageusement et brillamment. Entré après-guerre par la toute petite porte dans l'administration, il a terminé sa carrière au plus haut grade de sa fonction à la fin des années 80. En 1978, il a été fait Chevalier de l'Ordre National du Mérite. Il avait besoin de reconnaissance. Je le comprends aujourd'hui.

Nous savions que sa retraite serait difficile. Il avait consacré l'essentiel de sa vie d'adulte libre à sa carrière. Se retrouver ainsi, retraité sans

responsabilités, l'a replongé dans le cinéma noir de son passé. Ce passé dont il n'avait jamais pu se défaire, malgré la débauche d'énergie qu'il consacra à sa profession. Aujourd'hui, il y a des cellules psychologiques, des groupes de paroles. Mais à l'époque...

Il décida alors d'écrire. Il y consacra l'essentiel du temps conscient qui lui restait, dans la pénombre de son petit bureau de la rue Ignace Spiess à Sélestat. S'enferrant encore plus dans la solitude, dans ce mal difficilement compréhensible aujourd'hui, il nous laissa un manuscrit compact et argumenté. Et dévoila beaucoup de lui-même.

Dans la multitude des feuillets traitant de géopolitique, du contexte de la guerre en Europe et plus particulièrement en Alsace, tant de choses développées à l'envi par les historiens, se trouve pourtant une pépite, un joyau de témoignage n'appartenant qu'à lui.

D'une écriture heurtée, tourmentée, bouleversante, il raconte sa guerre de Russie. Egrenant des phrases interminables, constellées de ratures, d'additifs en marge, d'une graphie digne d'un médecin, il nous plonge dans la réalité de la guerre, cruelle et déchirante.

Mais il nous parle aussi de l'impitoyable tenaille nazie qui ne lui a guère laissé le choix, ainsi qu'à ses camarades de misère. Mettons-nous un instant à la

place de ces jeunes gens de culture française, condamnés à partir se battre, confrontés à une mort inéluctable, pour défendre un pays et une idéologie qui n'étaient pas les leurs.

Comment s'en sortir, comment survivre surtout ? Sa route mortifère s'apparente à une odyssée, une autre Grande vadrouille avec les rires en moins. Bénéficiant souvent de circonstances favorables, de chance, faisant preuve d'un grand courage et d'une volonté sans faille, pourtant souvent mis à mal, il traversa la nuit de la guerre. L'aurore l'attendait au bout du périple. Et l'honneur de s'être libéré seul, sans concéder une seule miette à la lâcheté et à la trahison. L'honneur de rejoindre, après son héroïque odyssée, l'armée française encore en guerre dans la prestigieuse 1^{ère} Armée du général de Lattre de Tassigny.

Ce témoignage ne pouvait pas rester lettre morte. Mais il méritait qu'on le restructure, qu'on lui donne un corps. Je m'y suis employé de longs mois, sans rien trahir de ce que mon père avait écrit. J'ai voulu donner de la lumière, du rythme et de l'impact à son récit, afin qu'il puisse être lu et reçu par tous ceux qui s'intéressent encore à cette tragédie alsacienne.

A ces « Malgré-nous » qui furent nos pères.

Claude Golling



Alphonse Golling sous l'uniforme français après son odyssée.

Malgré Eux

Ils furent 130 000 jeunes Alsaciens et Mosellans à être incorporés de force dans l'armée hitlérienne, la Wehrmacht, durant la seconde guerre mondiale. 40 000 d'entre eux ne revinrent jamais. 32 000 furent blessés, dont 10 000 gravement.

Un décret nazi du 25 août 1942 promulgua ce que l'on appellera désormais « L'incorporation de force ». Instituée à l'origine dans le but officiel d'assimiler idéologiquement, culturellement et socialement les jeunes Alsaciens et Mosellans au Reich nazi, cette violation du droit international* ne cachera pas longtemps ses motivations : procurer à la Wehrmacht de la chair à canon pour le front de l'Est, l'URSS, où les troupes d'Hitler venaient d'entamer une irréversible retraite depuis la défaite de Stalingrad en février 1943.

Ces 130 000 jeunes gens représentaient l'équivalent de plus de dix divisions. Keitel, chef suprême du haut commandement militaire nazi, ne fit pas longtemps la fine bouche malgré ses récriminations initiales.

C'est une armée en déshérence qu'intègre donc Alphonse Golling en automne 1943 sur le front de l'Ukraine. Après être passé par le RAD (Reichsarbeitsdienst), officiellement service de travail obligatoire mais surtout antichambre de la Wehrmacht.

Il a 19 ans, est encore lycéen, de culture française et quitte pour la première fois son foyer sélestadien.

L'enfer l'attend de pied ferme.

*« Comme aucun traité de paix réglant la question de l'Alsace et de la Moselle n'est intervenu entre la France et l'Allemagne à la suite de l'armistice du 22 juin 40, les trois départements de l'Est, annexés *de fait* par le 3^{ème} Reich continuent en droit international de faire partie de la France, et les Alsaciens d'être français. De ce fait, il est juridiquement impossible d'incorporer les Alsaciens-Lorrains dans l'armée allemande...Ceux-ci sont protégés par la convention de La Haye qui interdit l'incorporation de la population d'un territoire occupé et de contraindre celle-ci à prêter serment à la puissance occupante. » (Voir « Le jour le plus noir » Eugène Riedweg, Saisons d'Alsace n°117 p.32).

1. Incorporé de force dans les armées du Reich en perdition

Tout commence pour moi le 15 février 1943, date à laquelle je suis incorporé de force dans le Reichsarbeitsdienst nazi, une unité de travail forcé que l'on appelle aussi le RAD.

Je vais me retrouver dans un camp de travail à Sigmaringen dans le Wurtemberg en Allemagne. Cette incorporation forcée a lieu bien avant le terme de mes études secondaires au lycée de Sélestat. Contrairement au sursis qui m'avait été initialement octroyé par les autorités allemandes.

A Sigmaringen. Avant les armes, les bêches. Je suis à droite.



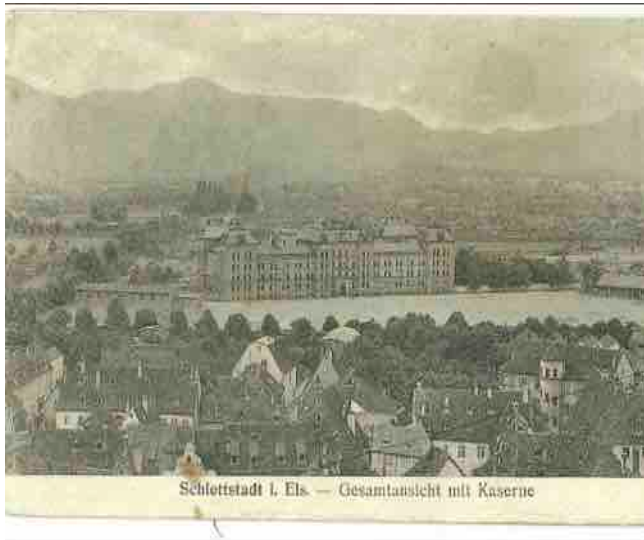
On m'en informe trois jours avant la date du départ. Le 15 février 1943, je suis ramassé froidement à mon domicile et conduit à la gare de Sélestat où nous attend un train spécialement affrété. Et vogue la galère.

Ces unités de travail RAD n'ont de « travail » que la dénomination. Elles sont en fait de véritables unités paramilitaires destinées à nous préparer à notre véritable incorporation dans les armées du Reich. Drill militaire permanent, cette épouvantable discipline germanique, réveil tous les matins à cinq heures, toilette sommaire à l'eau froide, petit déjeuner rapide à l'ersatz de café, marches interminables, maniement « d'arme » avec la bêche, stage de spécialisation militaire (infirmier-brancardier en ce qui me concerne), conférences politiques...Et pour conclure les festivités, une cérémonie solennelle de prestation de serment au Reich, agrémentée d'une remise officielle de notre avis d'incorporation dans l'armée nazie. Fermez le ban !

Je suis incorporé, de force, dans le 90^{ème} Bataillon de Grenadiers Motorisés situé à Hambourg. Je suis autorisé à rentrer chez moi en attendant le 21 mai 1943, date de ma véritable incorporation.

Le 21 mai, un adjudant et deux soldats armés viennent me cueillir à la maison, sans avis préalable, pour me conduire au lieu de rassemblement, la Caserne Schweisguth de Sélestat.

Caserne Schweisguth de Sélestat.



A la caserne, je me retrouve avec une centaine d'autres incorporés de force. Nous prenons, sous bonne garde, la direction de la gare où nous attend un train spécial en partance pour une direction inconnue. D'autres malheureux nous rejoignent en gare de Strasbourg.

Nous voyageons toute la nuit et arrivons en gare de Hambourg à six heures du matin, après une nuit éreintante et angoissante.

De la gare de Hambourg, nous nous rendons à pied à la caserne de Hambourg-Wandsbek, distante d'environ trois kilomètres. Nous y sommes accueillis sans ménagement.

Nous sommes immédiatement répartis dans les quatre compagnies de l'unité. Je suis affecté à la première compagnie. Nous sommes une trentaine de nouvelles têtes rassemblée dans le couloir du rez-de-chaussée de notre nouvelle résidence. Nous sommes reçus par

l'adjudant de compagnie qui s'appelle Grob, ce qui veut dire « grossier. » Nous ne tardons pas à nous rendre compte qu'il porte bien son nom. Il nous parle immédiatement de la discipline allemande, fleuron des armées du Reich, et nous précise brutalement qu'il est en charge d'appliquer cette discipline. Et qu'il ne tolérera aucune faiblesse à cet endroit. Il nous dit encore qu'il acceptera que l'on se porte pâle à la seule condition qu'on vienne le voir « la tête sous le bras. » Et qu'en tout état de cause, il nous fera passer la visite médicale avant le médecin militaire. Un beau salaud !

Nous voilà avertis. Le drill, rien que le drill ! Nous sommes évidemment consternés et notre moral déjà bien bas prend le coup de grâce. Qu'allons-nous devenir face à un type pareil ? Comme je voudrais rentrer chez moi !

Le lendemain, nous recevons nos effets militaires. Nous sommes obligés de renvoyer notre tenue civile dans nos foyers. L'adjudant Grob s'en occupe personnellement. L'objectif est clair : nous devons nous séparer de tout ce qui pourrait nous rattacher à chez nous. On nous interdit d'écrire à nos proches avant six semaines. Je glisse pourtant une lettre dans mes affaires civiles que mes parents recevront trois semaines plus tard.

Je suis affecté dans le 7^{ème} groupe de la compagnie. Le responsable en est un sous-officier qui s'appelle Weidenbrück. Originaire de Cologne, il parle un peu français, son Land ayant été occupé par l'armée française à l'issue de la Grande

Guerre. La présence de Weidenbrück nous console un peu du grossier Grob.

Le temps du drill, avant l'enfer.



Deux jours plus tard, nous plongeons dans la vraie vie militaire. C'est-à-dire dans le drill. Réveil à cinq heures, petit déjeuner à l'ersatz de café...On connaît, on a déjà donné. A six heures, rassemblement pour tout le régiment dans la cour de la caserne. Des voix autoritaires hurlent de toute part. Au cas où on ne serait pas réveillé. Réveillé, on l'était déjà par les fréquentes alertes occasionnées par l'aviation anglaise qui plombent nos nuits. Sans bombardements pour l'instant. Mais ça ne saurait tarder, d'après nos chefs. La guerre se précise.

La vie s'organise pourtant. On commence à s'y habituer, malgré le drill, l'épuisant

drill. Nous sommes consignés pendant six semaines. Nous pouvons enfin écrire à nos parents et recevoir en retour un courrier qui est le bienvenu.

Le 1^{er} juillet 1943, on nous autorise à sortir. Je m'en souviens très bien, car cette sortie sera la dernière pendant de très longs mois. On nous gratifie d'une solde que nous dépensons dans un restaurant qui nous console pour quelques heures de l'ordinaire. A une heure du matin, nous sommes malheureusement de retour.

Mais un événement majeur bouleverse soudainement notre nouvelle vie. Nous sommes à peine couchés quand commencent les terribles bombardements de Hambourg. A une heure trente, l'aviation anglaise entre en jeu, histoire de se venger des bombardements londoniens et des sinistres V1. Notre caserne est touchée par des bombes qui provoquent des incendies qui seront pourtant maîtrisés. Mais les dégâts sont énormes et la population civile en prend pour son grade. Les bombardements continuent intensément, inlassablement. Ils vont changer notre programme à la caserne.

Nous sommes désormais tous affectés aux services extérieurs de la défense passive. Nous participons à la lutte contre les incendies, aux déblaiements des rues et à l'aide humanitaire aux populations civiles.

Notre pseudo formation militaire en prend un coup. Notre nouvelle

affectation nous happe durant deux longs mois. L'adjudant Grob en perd même son autorité sur nous. Nous restons sur place nuit et jour et ne retournons à la caserne qu'en fin de semaine pour un repos de vingt-quatre heures. Durant la semaine, nous nous installons dans des jardins publics où nous creusons des trous pour nous protéger des bombes explosives.

En ville, le paysage est lunaire. Le long des rues, il ne reste que des pans de murs chancelants à la place des immeubles. Un jour, nous avons même failli être ensevelis. Par des fenêtres crevées, derrière des brèches géantes, nous apercevons des appartements luxueux garnis de meubles de style, de tableaux somptueux, de lustres en cristal restés presque intacts.

Hambourg après les bombes.



Dans les abris, nous ne trouvons que peu de survivants, hagards, effarés par le spectacle. Les autres sont des cadavres vautrés dans les gravats, fauchés par l'asphyxie provoquée par les bombes incendiaires. Le phosphore alimente les

feux. Une fumée noire, âcre et suffocante, chargée de suie grasse et de poussière rougeâtre nous prend à la gorge. Au fond des caves et des abris, nous sommes surpris par un étrange silence. De temps en temps, nous entendons l'explosion d'une bombe à retardement.

La caserne n'a pas trop souffert. A partir de septembre, les bombardements s'espacent. La vie militaire reprend ses droits. Nous restons pourtant en alerte permanente. Et tout est mis en œuvre pour rattraper le temps perdu. Nous subissons un entraînement plus contraignant encore. Quotidiennement, nous nous rendons sur un terrain distant de cinq kilomètres où on nous inculque toutes les notions d'un soldat en campagne. A balles réelles.

Notre moral décline. Nous nous rapprochons de notre irrémédiable engagement en URSS. On nous dit même que, eu égard aux bombardements que nous avons subis, il nous sera moralement plus supportable d'encaisser les tirs et les bombes sur le terrain. On nous lave le cerveau.

Le temps passe alors très vite. Nous sommes définitivement affectés début novembre 1943 au 90^{ème} Bataillon de Grenadiers Motorisés nouvellement créé et destiné à l'URSS.

Nous bénéficions tous d'un congé d'une semaine à compter de la première semaine de novembre. Mais notre train est bombardé en gare de Hanovre. Nous

arrivons dans nos foyers avec deux jours de retard.

Durant tout le voyage, je suis hanté par l'envie de désertier. Je connais dans les Vosges un type qui aide parfois des Alsaciens à se soustraire à leur incorporation de force. Dès le deuxième jour de mon congé, je pars à sa rencontre. Contre paiement en vrais Francs français, c'est l'usage, peut-être acceptera-t-il de me conduire en France ? Malheureusement, sa femme m'apprend qu'il s'est absenté pour quelques jours. Absence de circonstance, sans doute. J'aurais dû être recommandé. Pas facile de trouver un passeur honnête.

Que faire ? Il ne me reste que trois jours. La rage au cœur, je retourne chez moi. Je dois accepter le sort qui m'est réservé. D'autant plus que ma fuite aurait engendré de très graves difficultés pour mes parents. Ils auraient été, car les Nazis avaient tout prévu, relégués dans un territoire de l'Est ou déportés. Quant à trouver des vrais Francs français...

Pour toutes ces raisons, mes parents me déconseillent de désertier. Et je les comprends. J'aurais dû y songer avant cette incorporation inique, ou encore du temps de Sigmaringen. Mais j'étais encore si jeune.

J'aurais aussi dû avoir un point de chute en France, ce qui n'était pas mon cas.

Ni les autorités françaises, ni la Résistance n'ont pensé à nous. La France

de Vichy et ses opposants nous ont abandonnés. Je ne l'oublierai jamais.

Il ne me reste plus qu'à invoquer le Bon Dieu. Puisse-t-il me garder en vie dans la très lourde épreuve qui m'attend désormais.

Affecté dans une unité de combat en URSS

Le jour du départ arrive. Mes parents m'accompagnent à la gare. Seulement voilà, je ne pars pas en colonie de vacances mais à la guerre. L'émotion est intense. Mon père me rappelle plusieurs fois sa devise : « La tête haute ! Kopf hoch ! Ne te laisse jamais aller au découragement ! » Et il me rappelle qu'il a connu la même chose pendant la Grande Guerre, engagé de force et blessé sérieusement deux fois de suite. Même gazé à Ypres. Ces Boches vont-ils un jour nous foutre la paix ?

Je prends le chemin de Hambourg-Wandsbek la mort dans l'âme. En attendant la vraie. Je me paye néanmoins le luxe de rater le train, un subterfuge que je réutiliserai bien plus tard, et je peux revenir chez moi pour vingt-quatre heures supplémentaires. Mais à quoi bon retourner le couteau dans la plaie. Mon sort est scellé et il n'intéresse désormais plus grand monde.

L'adjudant Grob, dérisoire nazillon, ne me tient pas grief de mon retard à mon arrivée à la caserne. Il sait que je vais bientôt passer au hachoir, alors qu'il

restera sur place et continuera à jouer les supplétifs de « Mein Kampf. » Il s'en fout et je me fous de lui.

Dès le lendemain, je suis muté au Panzer Grenadier Marsch Bataillon n°20, à la 6^{ème} Compagnie, installé dans une autre caserne de la région de Hambourg. Des troupes la quittent chaque jour en direction du front russe.

Je reçois dans un premier temps le paquetage des troupes combattantes destinées à l'Afrikakorps. Mais on s'aperçoit rapidement que je suis alsacien. On me le retire pour me lester du « Spécial URSS », le paquetage qui va si bien aux Malgré-Nous. Les Nazis savent que les possibilités d'évasion sont réelles pour les Alsaciens en Afrique du Nord. Tandis qu'en URSS...

L'aigle nazi sur la poitrine.



Dans les vingt-quatre heures, le bataillon est mis en marche, direction le front russe. Il ne faut plus perdre de temps. Nos gradés en ont une conscience aigüe.

D'autant plus qu'ils ont l'avantage de rester dans leur « Vaterland. »

Nous sommes chargés dans un train en gare d'Altona, la gare de triage de Hambourg étant devenue impraticable suite aux bombardements. On nous a réservé des wagons à bestiaux. Normal, on part à l'abattoir. Nous sommes quarante pantins dans chaque wagon. On nous cache toujours notre destination.

Le premier arrêt se fait en gare de Berlin qui ce soir-là a eu la visite de la RAF. On nous demande de rester calmes. Nous repartons à trois heures du matin en direction de la Pologne.

La traversée de la Pologne se fait sans ennuis majeurs. Mais dès le passage de la frontière russe, les partisans russes nous pilonnent. Nous déplorons déjà nos premiers morts, surtout à l'avant du train. Ceux de l'arrière, dont je fais partie, doivent mettre pied à terre (Absteigen !) et poursuivre les partisans. Sans succès.

A la gare suivante, je me désaltère avec d'autres compagnons à un point d'eau utilisé pour le ravitaillement des trains. Nous ignorons que cette fontaine a été empoisonnée par les partisans. Dès le lendemain, nous sommes accablés de fortes douleurs abdominales et d'une forte fièvre. Empoisonnement du tube digestif, nous diagnostique le médecin militaire. Et il reste encore trois jours et trois nuits jusqu'au terminus de cet inoubliable voyage. Bienvenue en enfer !

Aucune amélioration de notre état ne se produit, bien qu'on nous soigne. Nous sommes donc débarqués dans la première ville dotée d'un hôpital militaire. C'est à Berditchev, située à environ deux cent cinquante kilomètres au sud-ouest de Kiev, que nous sommes hospitalisés. On nous impose un régime draconien, car on veut nous remettre rapidement sur pied. Au bout de dix jours, nous sommes autorisés à nous nourrir presque normalement. Le quinzième jour, nous sommes aptes à rejoindre nos unités de combat.

Il me faut trois jours et deux nuits pour retrouver mon affectation. Je passe ces deux nuits dans des unités se trouvant à l'arrière de la zone de combat. On me guide à destination. J'y arrive exténué. Je suis pourtant le bienvenu chez les infirmiers-brancardiers, car le boulot ne manque pas. L'atmosphère n'est pas au beau fixe. Ma troupe d'affectation a subi de lourdes pertes. Les blessés et les malades sont nombreux. Et je n'ai pas encore récupéré toutes mes forces. Comment le pourrai-je un jour, soumis que je suis déjà aux quotidiens mouvements de retraite de la glorieuse Wehrmacht ? Une armée en déshérence, se repliant dans tous les sens dans un désordre indescriptible, grise de saleté, la honte sur le front, en loques et désarmée, défaite dans tous les domaines militaires, sans chef ni direction. Merci pour l'accueil !

Que vais-je devenir dans ce capharnaüm, dans cette épouvantable casse ? Ai-je seulement la force de croire encore en quelque chose ? Dans quarante-huit heures, je serai face à la mitraille, face à la mort. Cette attente me terrifie, je tremble de tous mes os. Et je ne suis pas le seul. Nous sommes tous repliés sur nous-mêmes. Des fœtus casqués et sanglés. Combien de ceux qui m'entourent seront-ils encore en vie d'ici quelques jours ? Je scrute leurs visages atones, leurs bouches suffocantes de silence, leur résignation définitivement plombée. Un silence de mort. Dans quelle galère nous a-t-on fourrés ?

A 19 ans sur le front ukrainien.



La solitude, la grande solitude, dans le froid glacial de la datcha dans laquelle on nous parque avant l'engagement. Que va-t-il se passer quand tonnera l'ordre de marche vers le front ? Rien de ce que je sais, de ce que j'ai appris, de ce que j'ai connu ne peut me secourir maintenant. Je suis un nouveau-né, terrifié devant un monde inconnu et lugubre, devant une confrontation dont il ignore tout, si ce

n'est qu'elle sera ensanglantée et qu'elle le jettera au comble de l'horreur.

Je n'ai qu'un seul désir, en finir au plus vite. Un groupe d'une dizaine d'hommes pénètre tout d'un coup dans la datcha, traînant derrière lui un froid intense. Ces soldats sont blancs de neige et des glaçons pendent à leurs visages. Je comprends immédiatement qu'il s'agit d'une patrouille qui vient nous chercher pour nous accompagner jusqu'aux lignes de combat. L'ordre de départ est donné. Tout devient soudainement plus simple pour moi. Ce départ vers l'inconnu me délivre un peu de mes pensées morbides.

La neige est tombée. Nous avançons difficilement comme des automates en essayant de mettre à chaque fois un pied devant l'autre. Nos bottes crissent dans cette neige si belle et leur plainte me fait mal à la tête. Nous sommes des condamnés à mort qui marchons vers le lieu de notre exécution. Nous sommes tous dans un état second. Nos pensées se figent dans nos têtes. Nous ne sommes plus nous-mêmes. Nous ne sommes plus rien. Et nous sommes incapables de réagir. Jamais je n'oublierai ces instants si difficiles à vivre. Ce rendez-vous avec le destin. Dans cette nature hostile, avec son vent glacial qui gicle sur nos visages et nous miaule sans cesse aux oreilles.

Après une heure et demie de marche, nous approchons de la HKL (Hauptkampflinie), la ligne de front. Pas de comité d'accueil, on s'en serait douté.

Chacun doit se débrouiller pour trouver son trou. Les meilleurs abris sont déjà occupés. Pendant une longue heure, je longe la ligne de front, en face de nos ennemis qui nous scrutent au microscope. Heureusement qu'il fait encore nuit. En plein jour, j'aurais sans doute trouvé un trou, définitivement. De temps en temps, une grenade explose et me donne un peu de lumière. Et m'oblige aussi à me jeter par terre pour éviter les tirs des mitrailleuses qui en profitent.

Enfin, je trouve un trou et je fais la connaissance de mon équipier provisoire de trou. Il n'est plus très jeune, si j'en juge à la barbe grisonnante qui lui tombe sur la poitrine. On se présente quand même l'un à l'autre. Il a cinquante-deux ans. Trente-trois ans de plus que moi. Il est assis sur son paquetage et il se gratte sans cesse. Il me dit qu'il est infesté de poux qui lui sucent le sang. Il ne tarde d'ailleurs pas à me les prêter. Il me dit qu'il a fait Stalingrad, mais qu'il n'a pas été fait prisonnier, ce qu'il regrette. Il me dit que son souhait immédiat serait d'être débarrassé de ces poux et de pouvoir dormir dans un lit propre, histoire de récupérer des quelques semaines de sommeil qu'il a en retard. Il me dit aussi qu'il ne s'est plus lavé la figure, et sans doute le reste, depuis six semaines. Et qu'il n'a plus rien mangé depuis trois jours.

Cette rencontre ne gonfle pas mon moral. Comme je regrette de ne pas avoir eu le courage de m'évader ! En apprenant que je suis un Alsacien incorporé de force, mon vieux collègue

de misère me conseille de me constituer prisonnier. Les quelques Alsaciens qu'il a croisés l'ont tous fait, dès qu'ils en ont eu l'occasion.

Et déjà le jour pointe son nez gelé. Les tirs reprennent. Nous restons terrés dans notre trou en attendant un hypothétique ravitaillement.

Vers midi, nous recevons la visite du gradé responsable de notre secteur. Il me donne des informations sur l'équipe d'infirmiers-brancardiers à laquelle je suis affecté. Profitant d'un moment d'accalmie, il me sort de mon trou et me présente à mon futur équipier. J'apprends qu'il est de Cologne, qu'il est marié et qu'il a trois enfants, dont l'un est âgé de dix-neuf ans. Mon âge. Mais, me dit-il, son fils n'a pas été enrôlé pour lui permettre de poursuivre ses études de médecine. Je lui réponds que moi aussi je poursuivais des études, que néanmoins j'ai été incorporé. Et de force. Il ne comprend pas pourquoi. Il trouve que c'est injuste. Moi aussi.

Comment vais-je m'en sortir ? La grande question qui se pose à moi. Et aussi celle du temps qui s'écoule, sans que je sache différencier les heures, les jours, les semaines. Un temps compact, sans perspective, sans bornes. Il faut que je m'en sorte. Que je sorte de cet enfer déclaré. Rien d'autre n'a d'importance maintenant. Le constat est clair désormais : je ne pourrai compter que sur moi !

Et peut-être aussi sur un petit coup de pouce de la Wehrmacht en totale perdition. Chaque jour, elle recule d'une vingtaine de kilomètres, laissant sur le terrain ses morts, ses blessés, son matériel.

Harassés, vaincus, mais encore vivants.



Situation stratégique de la Wehrmacht

Au cours de l'automne 1943, période qui coïncide avec mon arrivée en Ukraine, les Soviétiques ont déjà reconquis plus de la moitié des territoires ravis par les Nazis.

Pour concrétiser ses succès récents et hâter l'anéantissement des armées allemandes, le haut-commandement russe se trouve dans l'obligation de planifier des offensives d'hiver qui doivent stratégiquement se dérouler en même temps. La première dans le nord, qui doit déboucher sur la libération de Leningrad. La seconde entre le centre et le sud, plus précisément entre Vitebsk et Minsk. La troisième, dans laquelle mon unité est engagée, qui doit aboutir, en partant du Dniepr, à la libération de l'Ukraine, de ses grands lacs, ses réserves d'eau et ses barrages hydrauliques du

côté de Kremenchoug. La quatrième, se concentrant sur la Crimée et les Carpates.

La grande offensive du nord ayant pour objectif la libération de Leningrad se poursuivant favorablement, l'Armée Rouge engage dès l'automne 1943 sa grande offensive du centre-sud qui doit aboutir à la libération de l'Ukraine et de sa capitale Kiev. Poursuivant ainsi l'attaque du printemps et de l'été 1943 qui l'a menée jusqu'aux rives du Dniepr.

Pour laisser reposer ses unités combattantes, l'Armée Rouge maintient les dernières positions conquises et n'engage aucune autre offensive d'envergure. Il s'en suit, de mi-octobre à mi-décembre, une sorte de guerre de position et d'usure n'engendrant que de faibles déplacements de troupes.

La Wehrmacht subit, lors des replis du printemps, de l'été et du début d'automne, de grosses pertes en hommes et en matériel. Elle a toutes les peines du monde à reconstituer ses effectifs et à drainer le matériel nécessaire à ses soldats.

C'est dans ce contexte militaire et humain déplorable que j'intègre début décembre 1943 la 9^{ème} Compagnie du 90^{ème} Bataillon de Grenadiers Motorisés. Je suis engagé successivement dans les coins de Bojarka, de Korenslysew et finalement de Zhitomir à la Noël de la même année. En attendant Tscherkassy un peu plus tard, qui sera le point d'orgue de mon odyssée russe.

L'Armée Rouge a constitué une importante tête de pont de l'autre côté du lac de Kremenchoug, prélude à l'offensive d'hiver qui doit libérer l'Ukraine.

Nous sommes à Zhitomir dix jours avant Noël. Chaque jour ressemble à l'autre, ponctué par les retraites successives de cette armée que l'on m'a imposé. Chaque jour ramène sa douleur, toujours la même, désespérément la même.

Zhitomir, l'atroce Noël 1943

Depuis le 20 décembre au soir, nous subissons des tirs d'artillerie très violents. Le ciel parfaitement dégagé permet aux Russes de dérouler une intense activité de reconnaissance aérienne. Du lointain nous parviennent des bruits de moteur qui ne peuvent être que ceux des chars de combat. Rien de très rassurant à l'orée de Noël, le premier Noël que je passe loin des miens, dans un pays où règne une guerre impitoyable.

Zhitomir, 1943.



Un peu de baume au cœur : une attribution spéciale de Noël nous a été promise par le commandant. Je suis désigné avec d'autres pour aller recueillir

ce lot de consolation à l'arrière des lignes. Une boîte de chocolat, un quart de litre de Cognac, des fruits secs et du pain d'épices pour chacun. De quoi nous changer de l'ordinaire qui se résume généralement à des espèces de sandwichs de pain noir, garnis de margarine et de saucisson de cheval. Avec pour dessert, l'horrible ersatz de café que nous recevons généralement glacé. Il nous faut peu de chose pour faire semblant d'être joyeux dans cette période si particulière. Tout cela est pourtant très déprimant et embrume nos yeux.

Avec mes camarades désignés, nous nous préparons à partir vers l'arrière pour chercher ces colis. Les tirs d'artillerie russes reprennent avec plus d'intensité à ce moment-là. Nous sommes le 23 décembre, avant-veille de Noël.

Le chef de bataillon nous donne les dernières consignes. Cette « Mission de Noël » doit être réussie, afin que chaque compagnie puisse recevoir ses attributions au plus tard le 24 décembre à midi. Il craint une attaque imminente de l'Armée Rouge. Il nous apprend que les orthodoxes fêtent la nativité le 8 janvier et que le 25 décembre n'empêchera pas les Russes d'attaquer.

Nous partons vers l'arrière sous un feu d'artillerie ennemie très nourri. Malgré l'espérance de Noël, notre moral bat de l'aile. Nous prenons tristement la route qui nous mène à travers la campagne russe au lieu d'implantation de la subsistance, zone des équipages non-

combattants. Ce lieu nous est inconnu. Il est distant d'une quinzaine de kilomètres de la ligne de feu.

La région est parsemée d'étangs et de cours d'eau qu'il nous faut contourner. Les orgues de Staline nous suivent à la trace, du bout de leurs impacts diffus et très éparpillés. Notre progression est difficile et dangereuse.

Nous croisons un grand nombre de transports de blessés et de malades. Ce spectacle nous attriste. J'éprouve un sentiment lugubre, celui d'un malheur imminent. J'ai des coliques et je dois m'arrêter très souvent. Mon empoisonnement n'est pas encore vraiment dissipé, il me joue des tours. Le froid s'intensifie et la neige qui tombe dru nous rappelle que l'hiver russe vient de commencer.

A vingt-deux heures, nous arrivons enfin à destination. Nous sommes exténués. On nous a préparé un repas chaud, le premier depuis des semaines. Un potage d'orge perlée. Jamais je n'ai pu avaler un tel brouet. Mais ce soir-là, il me semble si bon que j'en reprends une deuxième assiettée. Quelle délicieuse sensation ! Quelle tranquillité aussi dans cette datcha, quelle douce chaleur ! Loin du front où le froid, la faim et la mort nous hantent à chaque instant.

Nous devons rapidement prendre en charge nos colis. Ils sont plus importants que prévu. A croire que nos hôtes veulent se débarrasser au plus vite de leurs stocks, afin de faciliter leur repli

éventuel. Cela va nous poser des problèmes de chargement. Cette mission agréable au demeurant va se révéler exténuante.

Nous repartons vers l'avant dans la nuit, chargés comme des mulets. Heureux pourtant à l'idée de jouer au Père Noël. Il est une heure du matin. Les duels d'artillerie font rage de part et d'autre. Ils éclairent notre progression. Nous sommes en retard et le chef de groupe, très nerveux, nous ordonne sans cesse de nous dépêcher. Nous sommes tous au bord de la rupture et les arrêts deviennent de plus en plus fréquents. Les tirs d'artillerie prennent de l'ampleur et, à mesure que nous nous rapprochons du front, leurs impacts nous frôlent. Les troupes allemandes reculent. Les craintes de notre chef de bataillon se confirment : les Russes ont décidé de passer à l'offensive en cette avant-veille de Noël. Et de nous empêcher de jouer au Père Noël.

Nous rencontrons sur notre chemin un officier d'une autre unité qui nous apprend que l'offensive des Russes a effectivement commencé. Il nous laisse peu d'espoir de retrouver notre unité, la plus touchée semble-t-il. Il nous conseille de rebrousser chemin pour éviter d'être pris dans l'engrenage. Mais notre chef de groupe ne veut rien entendre et nous ordonne de continuer. Tous les fantassins que nous croisons nous font part de la situation désastreuse du secteur. Les Russes ont attaqué par surprise et le Commandement allemand n'y a vu que du feu. Nous tombons au hasard de la

route sur quelques soldats issus de notre unité déjà en perdition. Nos camarades nous disent le désastre, la pluie de feu et de fer qui s'est soudainement abattue sur eux. Ils nous reprochent même notre retard. Que faire à présent de ces colis qui nous ont brisé le dos ?

Dans la débâcle, le matériel commun et individuel est resté sur place. Y compris mon paquetage d'infirmier-brancardier. De nombreux morts et blessés jonchent le sol là-bas. Personne pour les secourir ou les transporter.

Dépités, la rage au cœur, nous nous joignons à cette retraite, en laissant une grande partie de nos « attributions » sur place. Le désarroi, la peur, le découragement accroissent encore ce sentiment de désastre. J'y pense encore intensément aujourd'hui. Il me suffit de fermer les yeux.

C'est injuste, mais y a-t-il seulement une justice pour les Alsaciens-Lorrains en Ukraine en 1943 ? Nous reculons avec ce qu'il reste de notre unité. Dans la neige et la boue, sur ces chemins qui n'en sont pas. Nous sommes meurtris et misérables. Les visages sont durs, marqués par la fatigue et le désespoir. Muets, le regard livide, nous ne sommes presque plus capables de marcher. Noël, ce sera pour une autre année. Si nous avons de la chance. Nous affrontons le blizzard plus intense que jamais. Et la neige, sombre et glacée. Une retraite silencieuse, ponctuée de nos larmes, plus

désastreuse encore en ces temps de Noël. Et une haine diffuse contre le destin qui nous a emprisonnés ici, au bout de l'enfer. Contre tous les décideurs, les chefs, les moustachus, les politiques de tout bord qui nous ont jetés dans ce cloaque sanglant, alors qu'ils fêtent Noël tranquillement, en toute sécurité.

Nous ne connaissons plus que la fuite. Fuir cet enfer. Retrouver au plus vite notre pays, notre famille. J'avance comme un somnambule. Je revois les images des Noël d'autrefois. J'espère qu'on ne tombera pas sur les SS qui exercent avec beaucoup de zèle une mission de garde-chiourme à l'arrière. J'ai la gorge serrée et j'en pleure. Pour l'instant, la Grande Faucheuse n'a pas voulu de nous. Pour l'instant.

Nous progressons à pas lents, vaincus par le sort et la nature hostile. Nous sommes déjà des vieillards à l'aube de notre vie.

Un Noël de guerre... Mais il n'y a pas eu de fraternisation. Les images d'Epinal ont la vie dure. La guerre est monolithique. Il n'y a pas de bonne, de drôle, de petite guerre. La guerre est la guerre. Ceux qui la font doivent en accepter le triste sort. En sachant que le pire est toujours devant eux.

Cette retraite tragique me conforte pourtant dans l'idée de ne pas me constituer prisonnier dans l'immédiat. De ne pas suivre les conseils de l'ancien de Stalingrad. Le faire serait un calvaire, sur ces routes cruelles.

1944, la retraite continue

En chemin, sous la nuit claire et étoilée, je vois une étoile filante disparaître à l'horizon. Cette vision me réjouit le cœur. Un signe de Noël, de la naissance du Christ. Je me sens soudainement enveloppé d'une grande espérance en Dieu. Ne s'est-il pas manifesté pour nous donner de l'espoir, nous promettre des jours meilleurs ?

Cette espérance devient un peu réalité au cours du mois de janvier 1944. La guerre s'estompe et se positionne. Ce n'est pas encore le repos du guerrier, mais une sorte de repos, bienvenue quand même après ces engagements meurtriers.

Pendant ces quelques jours de repos relatif, le vent du nord se réveille. Le froid est intense. Les nuits deviennent claires, cristallines. Le spectacle que nous offre le ciel est à couper le souffle. Des étoiles jusqu'au bout de la voute céleste ! J'ai le cœur serré devant cette splendeur de la Création. A ses pieds, se déroule la plus hideuse des entreprises humaines. Demain, cette haute pression laissera sa place à une dépression, obscure, angoissante, atterrante. La guerre qui nous frappera n'importe où, n'importe comment. A son rythme immuable. Comme elle sait si bien le faire.

Vingt à vingt-cinq degrés en-dessous de zéro. La bise nous happe, nous tient. Elle est un autre ennemi, rugissant à l'angle des datchas où nous nous réfugions pour passer les nuits.

L'immensité blanche de l'Ukraine, la rigueur de cette nature grandiose et hostile m'impressionnent. Le paysage m'invite souvent à la rêverie. Stoppée net par les hurlements de la guerre.

Le ciel ukrainien qui me fascine me rapproche de l'Alsace. Je me plais à penser qu'il est le même, qu'il me parle de chez nous. Mais la réalité s'étale, là devant moi. Je suis mélancolique, nostalgique. Je pleure souvent.

Je suis bouleversé par le lever du soleil sur cette immense plaine. Il redonne de la couleur au paysage noirci par la nuit. Il me redonne un peu d'espérance et quelques forces aussi.

Je soliloque pendant des heures dans mon trou de fantassin. Pour m'occuper l'esprit, pour solliciter ma mémoire, pour me reprendre en main. J'en ai pris l'habitude.

J'ai maigri. Je porte une barbe sale, longue de deux mois. Je ne me suis plus regardé dans une glace depuis mon arrivée sur le front. Plus lavé, même la figure. Je sens les croutes qui se forment dans les creux de mon visage. Mes pommettes sont saillantes. Je maigris, je m'aigris. Je suis pourtant encore en vie, ni malade, ni blessé. Bien qu'à la dérive. Mais encore vivant.

Mes habits militaires sont dans un état lamentable. Ma capote est en lambeaux, tellement maculée de boue séchée qu'elle tient debout toute seule. A l'intérieur de mes frusques, se déroule

une vie intense. Toutes sortes de bestioles y ont élu domicile. Les poux se taillent la part du lion. Ils voyagent avec moi. Sous les aisselles, bien au chaud derrière les testicules. Tous les matins, j'en sors une belle poignée. Ma toilette matinale. Ils ne m'en veulent guère, sachant bien qu'ils sauront reprendre le train en marche. Et nous refiler à l'occasion, s'insinuant dans les plaies occasionnées par nos grattages permanents, l'une ou l'autre petite maladie infectieuse.

Nous sommes du bétail. Mais avec une tête qui pense. Se regarder, se considérer, revient à tomber dans un abîme de consternation, de découragement. Et en plus, il faut faire la guerre. La guerre pour rien.

L'Ukraine... Plaine, oh ma plaine ! Grandiose certes, mais désespérément plate, avec cet horizon lointain qui n'accroche rien. Un paysage qui vous refile le bourdon. Encore plus sous la neige, quand le blizzard, le brouillard étouffant et le silence sépulcral le transforment en ténèbres insupportables.

Grandiose et hostile.



Des forêts de bouleaux malingres auxquelles succèdent des terres noires, sans bosquets, souvent sans arbres. A perte de vue. Des pancartes frappées de la faucille et du marteau qui marquent la limite des communes et des kolkhozes. Des villages dépenaillés, très éloignés les uns des autres, dans lesquels règne une pauvreté effrayante. Le fruit du Bolchévisme. Aucune trace de verdure, de plantes, pas même un brin d'herbe. Des journées ensoleillées jusqu'à l'aveuglement. Et les vents d'est et du nord qui soufflent sans répit, balayant le sol et faisant se lever des nuages de neige et de brouillard givrant qui nous pénètrent à chaque fois la capote et le haut des bottes. Ce froid intense qui nous mine le moral. Et cette question qui nous martèle sans cesse : « Qu'est-ce qu'on fait ici ? » Et cette envie d'être malade, blessé, n'importe quoi pour se tailler d'ici.

Nous préparons nos maigres repas, que nous prenons assis à même le sol, dans les datchas qui n'offrent qu'une seule pièce. Pour nous chauffer et faire la

tambouille, une cheminée au-dessus de laquelle nous dormons tout habillés.

Pauvres Ukrainiens, pauvres esclaves. Un petit lopin de terre pour cultiver de quoi survivre quand le climat le permet. Le reste du temps, attelés aux kolkhozes, enchaînés au communisme. Des icônes sur les murs de l'unique pièce, qui me rappellent les images saintes de nos églises. Avant de dormir, toute la famille s'agenouille par terre pour prier. En pleurant. La prière, la dernière liberté secrète de ce peuple embastillé qui n'avait pas besoin de la guerre.

La Nativité, autre espace de liberté, fêtée le jour des Rois, le 8 janvier. J'assiste à la fête, plus particulièrement à la confection de la « bûche protectrice. » Une bûche est mise dans l'âtre. On la laisse brûler durant la nuit jusqu'à un tiers environ. Et puis on l'éteint. On la ressort dans l'année et on la rallume en guise de protection, pendant un orage par exemple. Ma mère aussi allumait une bougie pendant un orage. Même si on avait encore de l'électricité.

Pendant cette trêve, nous rangeons nos paquetages et nous couchons dans les églises des villages, transformées par les Communistes en fermes collectives. J'en suis offusqué.

Bientôt, ce Noël russe s'achèvera et la vraie guerre reprendra ses droits. Nous serons à nouveau ce troupeau d'hommes en perdition, disloqué, sans réel commandement. Un navire dont le

capitaine et les seconds sont tombés à la mer.

Le soir, nous nous retrouvons entre survivants pour fumer des cigarettes et parler du bon vieux temps. Le temps de nos foyers, de nos parents, de nos fiancés. Le bon vieux temps ! Je pense souvent aujourd'hui à ces moments de fraternité qui furent tellement sécurisants et encourageants.

Mais il faut reprendre nos positions. C'est le sort qui nous est réservé. Le découragement me mine à nouveau. Un sentiment de fin du monde. Mais aussi l'espoir d'assister bientôt au dénouement de cette guerre sans fond qui un mauvais jour nous a happés dans ses griffes.

L'incertitude est notre compagne. Le pire n'est jamais sûr, nous répète-t-elle sans cesse. Certains hommes n'ont plus la force d'endurer la guerre et s'enfuient. Ils sont considérés comme des déserteurs et entraînés devant le peloton d'exécution. Des exécutions sommaires devant les autres. Sans tribunal, sans défense, sans pouvoir dire un seul mot. Des bêtes de somme poussées vers l'abattoir. Le boulot des SS qui s'en donnent à cœur joie à l'arrière des lignes.

Dieu merci, je n'y ai jamais assisté. Mais beaucoup de camarades m'en ont parlé.

De temps en temps, les Russes nous envoient, par haut-parleurs interposés, des communiqués entrecoupés de musique. Des morceaux bien choisis,

dont la chanson « Lily Marlène » chantée par Zarah Leander, si bouleversante pour les Allemands. Des airs d'accordéon, de balalaïka. Entre deux airs, les Russes nous rappellent leur victoire prochaine et notre destruction imminente. Ils nous invitent à nous rendre, afin d'éviter notre élimination physique. Ces communiqués nous démoralisent. Nous savons tous que la fin approche.



Mi-janvier 1944, fin de la trêve de Noël. La pression de l'Armée Rouge s'accroît. Le 90^{ème} Bataillon des Grenadiers Motorisés, mon bataillon par la force des choses, compte encore la moitié de son effectif et plus grand-chose de son matériel. Le Haut-Commandement nazi essaie de renflouer ce qu'il reste. Nous sommes encore cinq infirmiers-brancardiers, sur un total initial de douze, dont mon bon copain Britschen. Notre équipe, en données relatives, a subi les

plus lourdes pertes. Un tel poste n'était pas une planque, contrairement à ce qu'il se disait alors.

Ce renflouement en soldats et en matériel n'est pas une bonne nouvelle. Il signifie qu'on va nous confier d'autres missions, défense obstinée ou reconquête. L'ordre officiel de repli est donné le 20 janvier 1944. Il y a de la reconstitution de troupes dans l'air. Le repli est réalisé à une cinquantaine de kilomètres de la ligne de front. Nous nous retirons au sud-ouest de Zhitomir, près de la ville de Tetiew où nous devons nous répartir. Notre bataillon est exsangue, horde de combattants fatigués, malades et vaincus. Nous espérons tous un peu de repos.

« Prokokiev », le colonel du Tsar

Dans la datcha où notre groupe d'infirmiers-brancardiers s'installe, vit un couple un peu étrange. Un homme d'une cinquantaine d'années, paraissant bien plus âgé, et sa fille d'une trentaine d'années. Cette dernière est lourdement handicapée. Il ne reste de ses jambes qu'un ensemble difforme et indéterminable. Elle se déplace, juchée sur une sorte de chariot à quatre roues, en s'aidant de ses mains. Son intelligence semble exceptionnelle. Elle parle plusieurs langues, dont le français et l'allemand. Elle doit cette grande culture à son père, naguère professeur de langues à la cour du tsar Nicolas II, mais aussi colonel. Je ne sais rien de leurs noms. Mais dans mes souvenirs, j'ai toujours appelé le père « Prokokiev », car

il était né à Kiev. Et sa fille « Svetlana », qui signifie « lumière », car elle était assurément une lumière.

La Révolution de 1917 fut fatale à cette famille. L'épouse et mère décéda lors de la naissance de sa fille. Dans un goulag à l'est de Moscou où le couple fut emprisonné par les Communistes, avec d'autres proches du tsar. On sait ce qu'il advint de ce dernier et de sa famille.

Prokokiev et Svetlana sont marqués au fer rouge par la Révolution, cruelle et déchirante. Ils en parlent sans cesse. La femme du colonel, indomptable et dotée d'une forte personnalité, est rapidement mise à l'écart dans la section psychiatrique du goulag. Une descente aux enfers. Les traitements odieux qu'elle y subit auront raison de son intégrité physique et de celle de l'enfant qu'elle porte. Elle décède peu de temps après l'accouchement. Laissant un bébé malformé.

Le contact avec Prokokiev est enrichissant. Il nous apprend le drame de l'Ukraine, victime dans les années trente d'une épouvantable famine. Véritable génocide qui a entraîné la mort de plusieurs millions d'Ukrainiens. Plus d'un Ukrainien sur dix. Prokokiev, un témoin vivant de l'histoire sanglante de la Russie. Nous aussi, nous pourrions témoigner un jour.

Vers le 25 janvier, Prokokiev et sa fille disparaissent. Nous apprenons par la suite qu'ils ont été évacués par les Allemands pour leur éviter de retomber

entre les mains des Russes. Les Nazis seraient-ils devenus humains ? La réponse est bien plus prosaïque. Ils constituent en fait pour la Wehrmacht un cas politiquement intéressant qu'elle pourra exploiter le cas échéant.

La reconstitution de notre bataillon se poursuit tant bien que mal. Il ne compte désormais plus que quatre-vingts fantassins sur les cent vingt initiaux. Mon groupe d'infirmiers-brancardiers ne comprend plus que cinq hommes. Le matériel est limité au strict minimum, surtout pour le transport. Les nouvelles

troupes sont hétéroclites. Des jeunes, entre seize et dix-huit ans, et des vieux, entre cinquante-cinq et soixante-cinq ans. On nous apprend aussi notre nouvelle destination : la ville de Tcherkassy au sud-est de Kiev. Nous devons venir en aide à des unités allemandes encerclées dans une cuvette près de cette ville.

Nous devons y parvenir dans les plus brefs délais. Le Haut-Commandement ne tolérera aucun retard.

Prise de position avant la bataille de Tcherkassy.



2. Dans l'enfer de Tcherkassy

Avant l'enfer

Le 28 janvier 1944, deux corps d'armée allemands sont encerclés à l'est de Karsun et à l'ouest de Tcherkassy, au sud-est de Kiev, près du lac de Kremenchouk qui sert de passage au Dniepr. Il y a dans cet encerclement quatre divisions allemandes, soit environ trente-six mille hommes de troupe et leur matériel.

Joukov, général en chef de l'Armée Rouge, a stratégiquement surévalué les troupes encerclées dans la poche, justifiant ainsi la nécessité d'un engagement d'une très grande envergure de ses troupes.

L'encerclement des troupes allemandes a été en grande partie facilité à l'Armée Rouge par la stratégie de défense jusqu'au-boutiste ordonnée par le caporal Hitler. Contrairement à ce que souhaitent les généraux allemands qui préconisaient un repli général de leurs troupes sur des positions de défense plus sûres situées sur les rives du Dniepr. Ils auraient pu y constituer un front de défense homogène et plus approprié à la situation stratégique de l'armée allemande. Mais là encore, comme toujours, le dernier mot est revenu au caporal Hitler.

Sur les recommandations de Joukov, les généraux de l'Armée Rouge Konjew et Vatutin ont alors décidé, plutôt que de

poursuivre les armées allemandes vers l'ouest, d'intensifier la pression de leurs troupes sur les Allemands encerclés. S'engouffrant ainsi dans les failles des décisions irréfléchies d'un certain caporal.

Von Manstein, général en chef des armées allemandes de la zone centre-sud, est alors chargé par Hitler de mettre en route quelques unités prélevées sur les troupes de son secteur, les chargeant de briser l'encerclement de Karsun-Tcherkassy et de délivrer les troupes allemandes.

Le régiment auquel on m'a affecté de force fait partie des troupes prélevées par Von Manstein. Nous mesurons tous alors, sans exception, l'effrayante épreuve à laquelle nous allons être soumis. Les plus anciens parmi nous se remémorent l'enfer de Stalingrad. Nous venons d'être chargés d'une mission infiniment dangereuse. L'Armée Rouge attaquera de toute part.

Le soleil radieux du 4 février 1944

Cette date, je m'en rappellerai toujours. Le 4 février 1944 ! Le temps est au beau fixe. Pas un nuage dans le ciel. Une température douce, plutôt inhabituelle pour la saison. Quelques jours auparavant, le mercure descendait encore à moins quinze. Pourtant, nous n'aimons pas ce radoucissement car il

est synonyme de « Raspoutitsa », l'horrible boue qui entrave la progression des hommes et des machines. Les véhicules à chenilles qui transportent une partie des troupes et les chars Tiger et Panther qui nous accompagnent s'en moquent encore. Mais pour combien de temps ? Dès le deuxième jour de notre progression, nous pataugeons dans quinze à vingt centimètres de mélasse.

La monstrueuse raspoutitsa.



Troisième jour. La température s'élève toujours. Trente à quarante centimètres de boue à présent. Les véhicules peinent de plus en plus et notre progression ralentit à vue d'œil. A l'inverse de notre consommation de fuel qui augmente inexorablement. Il est décidé que les hommes doivent descendre des véhicules et porter leur paquetage. Une autre épreuve. Le commandement réquisitionne des civils ukrainiens en guise de porteurs. Tout le matériel de transport disponible sur notre chemin est aussi réquisitionné. Le fuel est le nerf de la guerre qui nous attend dans la cuvette. Il faut coûte que

coûte l'économiser. Même les chars n'échappent pas à ce régime forcé. Des civils ukrainiens encore, autres incorporés de force, portent des jerricanes qui alimentent les chars au fur et à mesure de leurs besoins.

Le sixième jour, la boue est à hauteur de nos bottes. La plupart des fantassins les ont déjà déchaussées et marchent pieds-nus, ce qui est moins pénible. J'en fais de même. Ma première expérience de va-nu-pieds dans la boue. Drôle de guerre ! Drôle de « Blitzkrieg », fierté de la Wehrmacht, mis à mal par de la boue ! Dans quel état serons-nous quand nous nous retrouverons au contact de l'ennemi ? L'Etat Major du Reich a-t-il seulement pensé à la boue ?

Le contact, l'impitoyable contact !

Et le jour du contact arrive. Que pouvons-nous y faire ? Un contact très dur. Nous sommes immédiatement happés par la guerre, totale et impitoyable, venant de toute part. Les Russes sont devant nous, derrière nous, de chaque côté. Nous prenons la guerre en plein corps. Sans répit. Chaque mètre qui nous rapproche des troupes encerclées est gagné et défendu avec un acharnement sans égal. Le moral de nos troupes décline rapidement, car nous sommes en enfer. D'autant plus que les Russes nous semblent supérieurs en hommes et en matériel. J'ai le sentiment que nous allons vers un désastre.

Je suis toujours affecté au groupe des infirmiers-brancardiers. Nous prenons d'énormes risques à faire notre difficile besogne. Beaucoup de blessés intransportables sont laissés sur place.

L'ensemble de nos troupes est soumis à une pression terrible de l'Armée Rouge. Son objectif est clair : notre anéantissement ! La situation est encore pire pour les troupes encerclées. En manque de ravitaillement, elles subsistent dans des conditions effroyables.

Nous pouvons enfin faire une pause, dans l'attente d'un ravitaillement en carburant qui nous fait aussi défaut. Car notre consommation, eu égard aux difficultés d'avancement et à l'acharnement de l'Armée Rouge, a doublé.

Une pause...



En plein engagement

Dans la nuit du 11 février 1944, les opérations de délivrance commencent

pour de bon. Une progression d'environ deux kilomètres vers les troupes encerclées est réalisée au nord-est de Lisjanka. Mais elle est stoppée net devant les villages de Chikli et de Komarowka, face à la dureté des contre-attaques de l'Armée Rouge.

Le lendemain, mauvaise nouvelle. Le dégel obstiné nous a ramené la pluie.

En fin de journée, la boue atteint quarante centimètres. Malgré tout, nos chars de combat réussissent à s'emparer d'un pont sur le Gniloï Tikitsch. Nos troupes peuvent alors établir une tête de pont sur l'autre rive de ce fleuve.

Dès lors, deux fortes positions russes nous barrent encore l'accès définitif aux troupes encerclées, le village de Durchensy et la colline 239, cette dernière considérée comme le point stratégique essentiel dans notre entreprise de délivrance. Ce point doit être prioritairement conquis. Et les stratèges de l'Armée Rouge le savent bien. Leurs chars T-34 nous attendent de pied ferme. Mais l'assaut de la côte 239 ne doit sous aucun prétexte être remis au lendemain.

L'assaut est entrepris immédiatement, alors que la pluie s'est transformée soudainement en neige. Enfin, une bonne nouvelle ! Mais nos assauts répétés, avec l'appui des troupes encerclées, sont stoppés par la défense rugueuse de l'Armée Rouge, supérieure

en nombre et en matériel et solidement implantée.

Les combats, souvent au corps à corps, sont très meurtriers et les pertes nombreuses.

Nous autres infirmiers-brancardiers avons tant à faire. Nous sommes tous très malheureux de ne pouvoir secourir tous les blessés, dont certains le sont épouvantablement. Soudainement, pendant que nous portons secours, un feu nourri et impitoyable s'abat sur nous et sur les blessés qui jonchent le sol.

Mon copain Britschen est touché mortellement à quelques mètres de moi. Je me précipite vers lui en rampant, rempli d'un indicible malaise. Je suis atteint au plus profond de moi, mais il faut que je me porte auprès de lui. Mon bon et vrai camarade ! Dans les affres de la guerre, on devient tous camarades, amis, frères. Et si l'un de nous vient à mourir, c'est un malheur pour tous. On partage le mal, l'amitié, l'humanité, l'inhumanité, la mort. Mais aussi la vie, si dure soit-elle. Britschen, mon vieux Britschen, est atteint de plusieurs projectiles, dont un en plein front. Je ne peux rien faire pour lui. Il est là, devant moi, mort. Irrémédiablement. Je sanglote comme un enfant, amputé de son amitié, de sa présence.

Britschen, mon copain de chambrée de la caserne de Hambourg-Wandsbeck il y a quelques mois encore. Britschen,

toujours volontaire pour les missions les plus dangereuses. Une grande perte pour notre équipe d'infirmiers-brancardiers. Un deuil immense qui m'accablera longtemps. J'imagine le désarroi de ses parents quand ils apprendront l'épouvantable nouvelle. La tristesse de ses frères, de ses amis. L'accablement de ses camarades de combat. Je me sens soudainement seul. Il avait eu souvent à mon égard des paroles d'encouragement. Il était le courage. Je ne peux dès lors, en ces tristes instants, me résoudre à affronter l'avenir. Je souhaite que d'autres balles m'atteignent. Je souhaite le rejoindre. Là où il est.

Nous étions tous deux incorporés de force dans la Wehrmacht. Lui en Haute-Silésie, moi en Alsace-Lorraine. Frères de destin, frères de sang. Il restera là, dans la boue, quelque part en Ukraine, sans funérailles, sans stèle ni fleurs. Je veux le prendre dans mes bras, le transporter en arrière. La prostration me gagne et je reste un long moment, à même le sol, auprès de son corps meurtri. Quand la guerre rageuse et inhumaine m'ordonne de l'abandonner sur ce champ de mort. Il restera un cadavre anonyme, balancé comme un chien dans une fosse commune.

Ce soir c'est sûr, je l'attendrai comme tous les soirs. Je l'attendrai longtemps, mais il ne reviendra pas. Sans que l'Histoire ne s'en souvienne. Je dirai devant sa place vide les belles paroles de Victor Hugo : « Ceux qui pieusement sont morts dans une guerre ont droit,

qu'à leurs tombeaux, la foule vienne prier et entre les plus beaux noms, leurs noms sont les plus beaux.» Il n'entendra pas ces mots. Il ne les aurait pas compris de son vivant. Mais au moment de son trépas, Dieu les lui a sûrement fait comprendre.

Britschen était jardinier-fleuriste avant la tourmente. Il aimait surtout les roses. Il m'en parlait souvent. Des roses, il n'en voyait aucune par ici. Ses roses du moment étaient des malades, des blessés. Mais il les traitait comme ses fleurs favorites, avec délicatesse et bienfaisance. Il était d'une certaine façon resté jardinier.

Vais-je m'en sortir ? Autour de moi, la guerre hurle sans relâche. Mon estomac est vide. Depuis quarante-huit heures. Pourtant, je vomis toutes les tripes de mon corps, harcelé par une fièvre lancinante. Ma tête tourne, tourne. Que vais-je devenir dans les prochaines heures ? Alors que la bataille ne fait que s'amplifier. La mort présente bien des avantages. Britschen est désormais à l'abri. Je lui ôte sa plaque d'identification et récite une prière. Je n'arrive pas à le quitter. Sachant que le plus dur est à venir.

Je suis absent. Mais la guerre, sourde et obstinée, me rappelle vite à la réalité. La réalité d'un incorporé de force, déjà dépossédé d'une partie de lui-même.

Autour de moi, la guerre continue avec une rage démesurée. Les chars russes T-34 avancent en ordre serré. Ils laissent

derrière eux des nuages de neige aveuglants. Les fantassins essayent, souvent en vain, de fuir devant ces engins meurtriers. L'Armée Rouge veut nous anéantir. Cruellement et définitivement.

Il y a désormais en moi un fatalisme non feint, au milieu des obus qui éclatent aux alentours. La mort rôde déjà dans mes poches. Je me dis à quoi bon. Plus rien de bien ne me retient ici-bas.

Pourtant, je me surprends à fuir éperdument. Les T-34 nous chassent comme des lapins. Ils veulent nous écraser. Je me souviens de ce qu'il faut faire en pareille circonstance. On nous l'a appris. Nous laisser prendre et plonger entre les deux chenilles de ces engins démentiels. Terrorisés, nous nous jetons entre ces mâchoires grinçantes et laissons passer au-dessus de nos têtes ces mastodontes de trente tonnes. Sous le T-34, mon cœur s'arrête de battre. Je suis un glaçon. Beaucoup d'entre nous ne gagnent pas à ce jeu de roulette russe. Ils sont écrasés et offrent à leur insu un effroyable spectacle.

Je ne suis plus qu'un mort-vivant. Si près de Britschen. Je tremble de tous mes os et la fièvre lamine mes dernières forces. Je ne suis plus capable de penser, de parler. Je suis anéanti.

Autour de moi, les choses empirent. Nos armées respectives dansent dans tous les sens. Mais les Russes donnent le tempo. Secondés par une tempête de neige qui a choisi son camp.

Je continue ma route, sans savoir où je vais. J'ai perdu le contact avec ma troupe. Ai-je pris la bonne direction ? Je ne sais le dire. Mon pauvre cerveau est défaillant. Et si j'étais dans le secteur de l'Armée Rouge ?

Quand soudainement, j'entends une voix plaintive. Elle me dirige vers un blessé. Sans doute l'un des nôtres qui appelle au secours. Mais ce blessé est russe. Aussi russe que je suis alsacien. C'est un jeune officier qui est couché là, dans la douleur. Il a le pied gauche arraché et d'autres blessures. Un obus, peut-être. Il est effrayé en me voyant. Je lui prodigue les premiers soins, comme à un camarade. Cela va de soi pour moi. Il semble accepter ma présence et mon aide. Mais l'état de ses blessures interdit tout transport. Je lui promets de revenir le chercher, à condition de retrouver mon chemin. De son bras valide, il m'indique une direction à suivre. Ses yeux semblent me remercier.

Je prends la direction indiquée, je n'ai pas d'autre choix, et après une demi-heure de marche, j'aperçois un village. Complètement perdu, je n'ai d'autre alternative que de m'y rendre. Je vois les premières datchas, paisiblement accrochées à la neige.

Mais aussi un T-34, vision monstrueuse dans ce paysage de carte postale.

Le T-34, mécanique légendaire de l'Armée rouge.



Prisonnier de l'Armée Rouge

Le tankiste russe émerge de sa tourelle. Il pointe son arme vers moi en m'ordonnant de m'approcher. Je suis cloué au sol et mon cœur bat dans ma gorge. Je lui fais un signe d'acquiescement. Lui fais comprendre que je ne suis pas armé et que je viens de secourir un officier russe qui attend qu'on le recherche. Lui désigne mon brassard de la croix rouge. Il me crie que je suis son prisonnier. Que je ne suis pas son camarade. Que je suis un Allemand. Et que je dois me dépêcher.

Il appelle à l'intérieur du char un gradé qui descend aussitôt. Ce dernier m'empoigne brusquement et me fouille, en jetant sur le sol tout ce qu'il trouve. Il me demande si j'ai une montre. Je l'enlève de mon poignet et la lui remets. Ma montre de communion solennelle ! Puis il me force à grimper dans le T-34 qui se met aussitôt en marche. D'autres types me forcent à m'agenouiller, les mains derrière la

tête. Des jeunes combattants au comportement sauvage et cruel.

Le char s'arrête soudain devant une datcha, au bout d'une demi-heure de route, dans un village sans doute proche de celui que nous venons de quitter.

Prisonnier de guerre ! Ce scénario n'est pas loin de me satisfaire. Quitte à accepter toutes les brimades. Pourvu que je puisse quitter cet enfer qui n'est pas le mien.

Le gradé du tank me fait descendre et entrer dans cette datcha, les mains derrière la nuque. Une datcha plus cossue que celles que j'ai entrevues jusqu'à présent. Sert-elle de poste de commandement aux troupes russes engagées dans le secteur ? Sur le seuil, il y a de grosses flaques de sang.

Le désordre règne dans la première pièce que je traverse. De nombreuses bouteilles vides traînent sur le sol. Deux soldats allemands sont assis par terre, leurs mains derrière la nuque. Ils me dévisagent avec des yeux effarés, plantés au milieu de visages tuméfiés. Mon Dieu, comme j'ai peur ! Ces visages silencieux et marqués, la brusquerie avec laquelle on me fait avancer. Va-t-on me traiter ainsi ? Je le crois, me souvenant des gestes violents et expressifs de mes gardiens dans le char.

On me fait pénétrer dans une autre pièce. On me pousse sans ménagement devant une table derrière laquelle se trouvent deux chaises. Sur la table, il y a

deux bouteilles vides. Encore. Mais aussi un brassard orné de la Croix Rouge. L'alcool règne en maître dans ce lieu obscur. L'alcool qui décuple sans doute les forces des fantassins russes lorsqu'ils fondent sur nous en poussant leurs terrifiants cris de guerre : « Hurré, hurré ! »

« Mon Dieu, comme j'ai peur ! »



Dans cette pièce, il y a aussi un soldat allemand assis par terre. Un infirmier-brancardier, comme moi. Sans doute le propriétaire du brassard sur la table. Il me fait signe en me voyant, satisfait de voir l'un des siens. Mais je ne le reconnais point, car il n'appartient pas à mon unité. Mon unité ! Je ne suis après tout qu'un incorporé de force, étranger à toute cette boucherie, Français de culture et de cœur. On m'ordonne de m'asseoir à côté de lui.

Nos gardiens nous traitent avec le plus grand mépris. Nous enfonçant leurs fusils-mitrailleurs dans le ventre et le dos. J'ai peur, très peur. Il vaut mieux

baisser la tête, perdre toute dignité devant cette force brutale et incontrôlable. Admettre que l'on n'est plus rien. Livrés au seul désir de nos geôliers, nos tortionnaires, propriétaires désormais de nos pauvres vies.

Soudain, deux gradés de l'Armée Rouge apparaissent et s'assoient derrière la table. L'un d'eux pose bien en vue son arme sur la table. D'un allemand parfait, avec un léger accent munichois, il se met à nous questionner. A quelle unité appartenons-nous ? Quelle est sa composition ? Et d'autres questions encore, auxquelles nous ne savons pas répondre. Puis il nous parle de « la Nouvelle Allemagne », du général Von Paulus qui se distingua à Stalingrad. Stalingrad où il avait été fait prisonnier... Il nous dit encore que les infirmiers-brancardiers ne sont pas considérés par les Russes comme de vrais ennemis, parce qu'ils respectent les règles supérieures de la Croix Rouge. Et que, de ce fait, nous ne subirons pas le sort qui est réservé aux autres prisonniers de guerre.

Nous sommes un peu rêveurs devant ce monologue surréaliste. D'autant plus qu'il ajoute que, dès que la situation le permettra, nous serons libérés, à condition de leur assurer de faire état de cette faveur auprès de nos unités respectives.

Dès la tombée de la nuit, nous sommes effectivement libérés et jetés dans la

nature. A charge pour nous de retrouver notre chemin.

On me redonne même ma montre de communion solennelle !

Oserais-je le dire ? J'aurais préféré rester prisonnier de guerre. Tout aurait été fini. Jusqu'à présent, j'avais eu beaucoup de chance et j'espérais qu'elle ne m'abandonnât point. Mais je savais que j'étais déjà moralement et physiquement très diminué. Et j'éprouvais de grandes craintes sur mon avenir immédiat.

L'odeur de la mort nous guette à chaque instant, nous rend malades, peureux et nerveux. L'odeur de la poudre, des explosifs, les éclats d'obus, les balles perdues nous déstabilisent à chaque instant. Nous ne sommes plus maîtres de nous-mêmes. Nous sommes vacillants, pauvres hères découragés, tournant en rond. Cette mort omniprésente sous nos yeux, et ces hommes agonisant à côté de nous, dans ce déluge de fer, d'acier, de sang.

Je vais donc reprendre mes fonctions d'infirmier-brancardier, dans le vacarme des gémissements et des appels au secours. Je suis donc sur le chemin du retour, du retour vers l'enfer. Je déambule libre dans la nature, une nature dénaturée, sans oiseaux, ayant conservé ses mouches et ses chiens errants s'abattant sur les cadavres ouverts et léchant leur sang. Et la bise étourdissante, régnant en maître dans le silence hideux de la mort. Plus aucune

vie, plus aucune humanité. La mort triomphante.

Aujourd'hui encore, il me suffit de fermer les yeux, de m'assoupir, pour que ces images réapparaissent. Je suis cloué à elles, à perpétuelle demeure.

Il me faut coûte que coûte retrouver mon unité. Quelle absurdité ! Mais je n'ai pas d'autre choix. Il fait déjà nuit. Je me mets à la recherche d'une datcha. Je suis harcelé de pensées angoissantes. Que vont dire mes chefs de ma courte captivité, de ma libération providentielle ?

« Incompréhensibles ! » sera sans doute leur réponse. Cette chance inconcevable va-t-elle se retourner contre moi ? J'aperçois enfin un village. Un refuge pour la nuit. Il est occupé par un régiment d'artillerie allemand. Je me présente au commandant et lui raconte ma détention et mon irréaliste libération. Il me promet de me donner dès le lendemain les moyens de retrouver mon unité, basée à une quinzaine de kilomètres du village. Me promet aussi de faire son possible pour que mon absence ne soit pas sanctionnée. Enfin, une personne compréhensive ! On me désigne une datcha pour la nuit. Je peux aussi me restaurer auprès de la cuisine roulante. Et je peux prendre quelque repos dans la cave de cette datcha.

Je m'enfonce rapidement dans un profond sommeil. Au milieu de la nuit, je suis réveillé par une douleur subite à mon pied droit. J'allume une bougie et constate que mon orteil saigne. Un rat !

Un rat qui m'attaque en pleine nuit, à quelques kilomètres d'un champ de bataille où fusent la mitraille et les obus ! Mais ce rat n'a qu'à bien se tenir. Il vient de s'en prendre à un infirmier-brancardier qui en a vu d'autres. Et qui est équipé pour se soigner.

Le lendemain, la morsure s'est un peu refermée. Je peux rejoindre mon unité sans encombre. Tous mes compagnons manifestent de la joie en me revoyant. Tous sont étonnés quand je leur relate mon aventure. Très surpris quand je leur révèle que je dois ma liberté... à un ex gradé de l'armée du Reich qui s'est engagé dans l'Armée Rouge !

La guerre reprend ses droits

J'ai eu de la chance. Beaucoup de chance. Et de l'énergie pour m'en sortir. Est-ce Dieu qui me les a communiquées ? On m'a enseigné que penser à lui peut engendrer des miracles. Les non-croyants, et c'est leur droit absolu, ne peuvent sans doute pas me comprendre. Mais dans une guerre d'une telle intensité, les prières sont d'un grand secours. La disparition de mon ami Britschen explique sans doute mon état d'esprit. Pourquoi lui et pas moi ? Car nous étions tous deux dans la violence du même feu. Tous les combattants se sont un jour posé cette question. Je suis dans une intense désolation. N'est-ce pas à Britschen que Dieu a réservé le meilleur sort ? N'ai-je pas perdu l'occasion de me débarrasser une fois pour toutes de cette guerre ignoble qui n'est pas la mienne ? Mes

pensées morbides essayent de trouver une raison à la mort de mon ami. Cette mort inévitable, inéluctable.

Mais la guerre reprend ses droits, incontrôlable, sans véritable solution. Cette guerre qui finit toujours par nous soumettre. Pour l'instant, la brèche que nous devons réaliser reste encore une vue de l'esprit. L'esprit de l'état-major, jouant aux petits soldats comme nous jouions naguère aux petits chevaux. Von Manstein nous intime inlassablement l'ordre d'y parvenir. Des ordres tardifs, inspirés encore par ce caporal à la sinistre moustache, qui ont alourdi le nombre des morts, des blessés, des prisonniers. Nous sommes à la mi-février 1944, sans qu'aucune amélioration de notre engagement ne soit constatée. Aucune trêve en vue. Cette guerre inutile n'a que trop duré.

Au matin du 16 février 1944, la tempête de neige qui nous aveugle depuis quarante-huit heures s'arrête brusquement. Amélioration des conditions atmosphérique certes, mais retour de la boue. Dans la nuit, les troupes encerclées, répondant aux souhaits de Von Manstein, engagent leur propre action de délivrance. Sur trente-six mille hommes, il en reste environ vingt mille, dont mille cinq cents intransportables et laissés sur place. Des troupes amputées de leur général, raflé du côté de Chikli par un obus en plein dos.

Von Manstein, jugé pour crime de guerre en 1949.



Nos troupes reçoivent alors un ordre de repli. Un repli problématique, car il faut traverser la rivière Gniloï Tikitch, large et profonde, dont le seul pont disponible a été repris par l'Armée Rouge. Des trains sont prêts en gare de Gorodishche à embarquer nos blessés et nos malades. Sur le terrain d'aviation d'Uman, à environ quatre-vingts kilomètres de notre position, des avions de transport nous attendent. Mais le fleuve, noir et béant, qui s'étale devant nos yeux, balaye très vite ces quelques consolations.

Que faire ? C'est l'immense question que tous se posent, du général au simple soldat. Et la décision doit être prise vite, très vite. Ce fleuve, porte de sortie de Tcherkassy, va-t-il être le témoin de notre anéantissement ? Aucun pont disponible. Quant à en

construire un, nos heures et nos moyens n'en verraient pas le bout.

Il ne reste plus qu'une seule solution : abandonner notre matériel et franchir le fleuve à la nage. A la nage ! Déjà, de nombreux fantassins sautent dans l'eau glacée. Ils y succombent en masse, frappés d'hydrocution. Le fleuve charrie rapidement des cadavres agglutinés aux glaçons.

Je décide de m'y jeter. Il ne me reste plus qu'à plonger. Et il faut le faire vite, car la nuée des soldats, pauvres troupes en proie à la panique, augmente à vue d'œil. Une cohue générale ! Je prends ma capote, la plie en trois pour qu'elle me serve de radeau de fortune, avec tout mon barda. J'avais observé des prisonniers russes qui avaient utilisé ce moyen pour traverser assez facilement le Dniepr. Je suis aussitôt imité par d'autres fantassins.

Je suis complètement trempé en arrivant sur l'autre rive. Le thermomètre est descendu sous zéro. Je suis un pantin de glace, tremblant de tout son être. Beaucoup de soldats ne peuvent tenir le choc et meurent sur place. J'ai très vite des accès de fièvre. Pourtant, je récupère fébrilement ce qu'il me reste de mon attirail, poussé par la masse des fantassins qui a réussi à survivre à la traversée. Et je continue ma route, indifférent aux autres, presque nonchalamment. La nécessité, les motivations de cette guerre sont désormais hors de portée de mon cerveau. Il faut que je pense à moi, que

j'oublie l'infirmier-brancardier, car mon état est devenu préoccupant. La peur me taraude les flancs. J'ai chié une fois de plus dans mon pantalon qui me colle aux fesses.

Ma fièvre augmente. Mes forces et mon moral déclinent. Mon espoir de survivre n'est plus qu'un rêve perdu. Une envie profonde de mourir m'habite. Une envie de me coucher par terre, sur ce champ de bataille constellé de cadavres, et de m'endormir définitivement pour anéantir mes souffrances. Je suis perdu. La rage qui triomphe autour de moi ne me concerne plus. La fièvre ne me quitte pas depuis quelques jours. Elle me pousse en avant, sans que je sache dans quelle direction aller. Une indescriptible pluie d'obus et de mitraille s'abat aux alentours. Impossible d'y échapper. Mes camarades tombent comme des mouches. Ils espèrent pourtant tous échapper à la mort. Mais elle les rattrape là, invariablement. Et je ne leur suis d'aucun secours. Je n'ai plus de force, de courage. Je suis à la dérive et je ne sais plus comment me sortir de cet enfer.



German soldiers during the retreat

Sur la rive nord du fleuve, des chars T-34 ont pris position. Et ils nous canardent sans relâche. C'est la débandade dans les rangs de la prestigieuse Wehrmacht. Ces formidables machines de guerre russes nous tirent dans le dos, comme à la foire. Et nous ne pouvons pas nous défendre. Le sort de la bataille de Tcherkassy se joue ici. A l'avantage de l'Armée Rouge. Le jour décisif, le point culminant. Les survivants s'en souviendront longtemps. Ces derniers jours sont les plus cruels, les plus meurtriers.

Je ne sais pas si je vais m'en sortir. Il me faut un miracle. Je ne mange ni ne dors plus depuis quatre jours. Je suis trempé comme une soupe. Une soupe... La fièvre paralyse mon corps. Je n'ai plus aucune réaction. J'envisage la fin. Je suis au bord du gouffre. La mort m'obsède et je n'ai plus de larmes pour pleurer.

Beaucoup de mes camarades sont déchiquetés par la pluie d'obus. Ils sont méconnaissables, transformés en soldats inconnus. Evaporés. Personne pour les aider. Je suis accablé d'une tristesse profonde. Ai-je rempli ma mission d'infirmier-brancardier ? Ma conscience m'a aussi déclaré la guerre.

Ici, beaucoup d'hommes meurent seuls, sans personne pour leur fermer les yeux, pour leur dire une prière. Ici, tout fout le camp, tout n'est que destruction. La vie n'est rien et nous ne sommes rien. La mort se dévoile à mes yeux. Je la vois en face et je n'arrive pas à soutenir son

regard. Je hais cette vie-là, qui m'impose jour et nuit cette guerre effroyable. Je déambule, je tourne en rond, je n'ai plus ma tête et pourtant je dois m'enfuir.

Ici, la souffrance des hommes est leur tragédie. Des hommes qui ne rient jamais, habités par l'absurdité de leur mort prochaine. Des hommes habités par une grande détresse, face à un destin auquel ils ne peuvent pas échapper.

Je n'arrive plus à porter secours aux autres. Un fardeau pour moi. J'ai des hallucinations. Je suis sur les rives de la mort, des rives que j'apercevais souvent à Tcherkassy. Mais je leur résiste. Un pauvre type en lutte contre l'irréversible, mais incapable de se défaire de cette machine de guerre. Un pauvre type qui pourtant se bat avec une soudaine et surprenante énergie contre cette mort déclarée. Avec toute sa chair, toute sa tête, ce pauvre type décide de lui dire « Non ! » Sans qu'aucune parole ne sorte de sa bouche. Malgré la peur, plus forte encore pendant la nuit. Plus incontrôlable encore, en fonction de l'intensité des combats. Mais ce pauvre type a décidé de lui résister, avec toutes les forces dérisoires qui subsistent en lui. De défendre sa vie avec acharnement. Sortir de cet enfer ! Son obsession répète sans cesse ces quatre mots. « Sortir de cet enfer ! » La mort, aussi irréversible soit-elle, n'a pas le droit de prendre un ancien enfant de vingt ans. Mais la mort se moque de ton

âge, camarade ! Elle en a pris bien d'autres.

Dans la tambourinade généralisée des obus qui éclatent autour de moi, ces hallucinations ne me quittent plus. Je suis infesté de poux qui sucent mon sang. Vont-ils me bouffer complètement ? Je ne suis plus maître de moi, complètement à la dérive. J'ai le choix : mort ou maladie ? Ou alors un obus qui passera par là. La dysenterie me tenaille. Pourtant, je n'ai plus rien mangé depuis plusieurs jours. C'est mon sang qui s'échappe de mes tripes.

Tirés comme à la foire !



Mourir ici, mais mourir pour quoi, pour qui ? Pas pour l'Allemagne qui m'a enrôlé de force dans son armée en perdition. Pas pour la France de Vichy qui m'a abandonné en 1940. Y a-t-il une patrie à laquelle je puisse donner ma vie ? Un trou, une poubelle pour détritrus apatride. Voilà à quoi ressemble ma patrie !

Et Dieu, encore lui, dans tout cela ? Avant ce carnage, je doutais de son existence. Mais dans le feu de la Russie, dans l'enfer de Tcherkassy, j'éprouve fortement sa présence. J'y crois

intensément, sursitaire de la vie que je suis, à chaque minute, à chaque instant. Il me donne de l'énergie. Je le cherche dans chaque éclat de grenade, dans chaque trou d'obus. Chaque jour, chaque nuit.

Y croire m'a permis de survivre, face à l'inconcevable, face à l'inénarrable. Y croire m'a offert l'espérance. L'espérance de m'en sortir.

La fin du cauchemar, peut-être...

Cette vie suintant l'horreur de tous ses pores est insoutenable. Engagement permanent de jour et de nuit, faim tenaillante, manque de sommeil, épuisement physique, mort omniprésente, froid glacial, marches interminables dans la neige, tirs vicieux de nos ennemis.

Nous autres, soldats toujours en vie, indemnes de toute blessure, nous côtoyons la mort, mais elle finit par s'insinuer en nous, compagne funeste se riant par avance de nos pauvres destinées.

Mon secours est de me battre contre moi-même. De me battre contre mes faiblesses, celles de mon corps et de mon esprit. Je prie souvent Dieu de me donner la force et la grâce de me comporter le plus utilement possible. Je me répète continuellement : « Laisse ta tête haute, malgré tout ! Le plus dur est derrière toi ! » J'espère la délivrance.

Mais une idée obsédante me taraude souvent l'esprit. Je n'ai pas toujours

exercé ma mission d'infirmier-brancardier avec ardeur et responsabilité. Car il y a eu des périodes creuses, des moments de découragement laminés par la peur qui me paralyse. Mais aujourd'hui pourtant, je crois avoir agi en fonction de mes moyens. De mes pauvres moyens.

Ma santé chancelle. Je poursuis malgré tout ma fuite en arrière, espérant une occasion de me faire soigner. Je claque des dents et le froid n'y est pour rien. Je sens la maladie prendre possession de mon corps. Nous sommes le 20 février 1944 et cela fait plus de trois mois que je me trouve dans cette guerre totale et infernale.

J'attends que l'on m'aide, comme j'ai aidé ces dernières semaines de nombreux blessés et malades. Le chaos, le vide, le néant me donnent le sentiment de l'absurdité de ma présence sur Terre, que toute croyance n'a aucune signification, que rien ne peut plus être vraiment. Le temps de vivre n'existe pas. C'est un temps différent, qu'il faut pourtant endurer coûte que coûte. Sauver ma vie coûte que coûte.

Maudis sois-tu, qui oublieras ces jours tragiques et le sang de tous ces innocents !

« A Dieu vat ! »



J'entrevois la fin du cauchemar

Les troupes de l'Armée Rouge, qui nous ont pris en chasse au cours de ces derniers jours, s'arrêtent brusquement sur la rive nord du Guiloï-Tikisch. Tout en continuant à nous pilonner. Sont-elles stoppées par les très nombreuses victimes qui jonchent la rive ?

Cette décision surprenante permet aux survivants de Tcherkassy de continuer leur retraite, mais aussi de se regrouper. Les blessés et les malades entrevoient l'espoir d'être pris en charge. C'est mon cas, car je suis à bout de force. Je me retrouve enfin dans une ambulance. Ma tête me fait tellement souffrir que je n'ai plus conscience de rien.

Je me réveille dans un hôpital de campagne au milieu de nulle part. J'apprends quelques jours plus tard que je me trouve dans les faubourgs de la ville de Zaskow, au sud-ouest de Tcherkassy. Peu m'importe l'endroit. Je suis enfin pris en charge et c'est tout ce qui compte. Je suis couché dans un lit pliable sans matelas, directement alité sur des sangles en croisillon. Je me

souviens vaguement qu'on m'a donné des cachets pour dormir, car je ne suis plus capable de prononcer un seul mot. Je dors toute la nuit et me réveille le lendemain vers midi. Un long et profond sommeil de dix-huit heures.

A mon réveil, je reçois la visite des médecins. Leur diagnostic est sans appel : le typhus, doublé sans doute d'une fièvre qualifiée de « wohlynienne. » Je suis incapable de m'alimenter. Mais les médecins, inconscients médecins militaires, estiment que je serai sur pied d'ici peu. Après leur visite, je retombe pourtant dans un sommeil sans fond de quatre longs jours et quatre nuits insondables. Le cinquième jour, je peux m'alimenter un peu. Le typhus s'est certes emparé de moi. Mais je suis surtout la proie d'une immense fatigue physique et morale dont je ne risque pas de me relever de sitôt.

Le sixième jour, j'apprends que l'hôpital doit lever le camp devant l'avance de l'Armée Rouge. Nous sommes évacués le 4 mars 1944 vers l'hôpital militaire de Winniza, à environ deux cents kilomètres de Zaskow. C'est un établissement plus perfectionné que celui que nous venons de quitter. Cela tient sans doute au fait que ce lieu a été auparavant le siège du Haut Commandement militaire de la Wehrmacht.

Le typhus primaire, ou fièvre wohlynienne, est transmis à l'Homme par les poux et les morsures des puces

de rat. Il provoque des inflammations des ganglions du cou et des vaisseaux lymphatiques proches, ce qui est mon cas. Mais aussi de fortes fièvres, des éruptions cutanées et des atteintes articulaires. J'ai du mal à marcher et j'éprouve d'intenses vertiges, ce qui provoque en moi un grand découragement. Durant les crises engendrées par la maladie, je me lève à mon insu, surtout la nuit, et je claudique dans les couloirs de l'hôpital. Un matin, on me retrouve divaguant dans les toilettes. Je suis dès lors attaché directement sur ma couche. Je suis dans un état second, hanté par la fièvre qui me fait délirer. Je vois le sol jonché de membres coupés. Quelque chose s'est cassé en moi et j'éprouve une infinie tristesse. J'ai intensément besoin d'oublier, d'évacuer cette profonde angoisse qui m'accompagne depuis si longtemps. Mais rien n'y fait. Je revois sans cesse dans le blizzard ces hommes vidés par la dysenterie, ces hommes qui tombent d'épuisement, ces hommes mitraillés, écrasés par les chars. Cette puanteur, ce naufrage viscéral. Une immense horreur, une boucherie sans nom.

Le bruit court que l'hôpital va à nouveau être évacué devant l'avance de l'Armée Rouge. Et je me retrouve le 27 mars 1944 dans un train militaire en partance vers une destination inconnue. A côté de moi est couché un grand brûlé, un conducteur de char. Cet homme souffre intensément. Il règne dans la cabine une odeur de chair en putréfaction. Je ne sais comment faire pour me protéger de

cet air empuanti. Il meurt en cours de route, achevé par une douleur qu'il ne peut même plus exprimer. Et il n'est pas le seul. Le train s'arrête souvent pour que l'on décharge des cadavres qui sont sommairement enterrés près de la voie ferrée. Au cours de ces arrêts, des gens nous offrent le pain et le sel.

Je suis déchargé avec d'autres le 30 mars 1944 en gare de Rawa-Ruska, une localité se trouvant sur la frontière russo-polonaise, pour être transféré à l'hôpital militaire du lieu.



Je vais mieux. Je suis assez bien pris en charge. Un médecin me promet même de me remettre sur pied dans un délai de dix jours. Il tient promesse, puisque je suis extrait de l'hôpital douze jours plus tard. Dommage, car j'ai un voisin de lit fort sympathique. Il s'appelle Bukowsky et est Viennois, mobilisé dans l'armée du Reich suite à l'annexion de son pays. « Buk », comme il souhaite que je l'appelle, est compositeur et chef d'orchestre à Vienne. Il me chante régulièrement des airs viennois, plus particulièrement ceux des Strauss. Il contribue beaucoup à me remonter le

moral. Une belle rencontre qui me fait plus de bien que tous les médecins qui passent rapidement devant mon lit.

L'hôpital ne désemplit pas. Il faut donc faire de la place en congédiant les malades en voie de guérison. Je fais partie de ces derniers et on m'annonce ma sortie prévue pour le 10 avril 1944. Le lieu d'implantation de mon unité n'étant pas connu, je suis dirigé vers le camp de transit et de repos de Lodz, à deux cents kilomètres à l'ouest de Rawa-Ruska. Tout cela ne m'arrange pas, car je sens que je n'ai pas encore récupéré mes forces.

Je reste à Lodz une semaine et le 25 avril, je suis renvoyé vers mon unité stationnée à environ trois cents kilomètres à l'est de la frontière polonaise. Je me retrouve à la gare de Lodz avec en poche un certificat médical stipulant que je dois bénéficier d'un congé de convalescence de quinze jours.

Je retrouve mon unité le 28 avril 1944. Le reste de mon unité, une fois de plus en reconstitution, la troisième fois en trois mois. Attendant d'être complètement anéantie et rayée définitivement des effectifs.

Je me porte immédiatement malade, fort de mon certificat médical. Mais on me répond tout aussi immédiatement par une fin de non-recevoir. Me promettant de reconsidérer ma demande dès que l'unité sera à nouveau engagée dans les combats. Aléatoire

promesse ! Sachant que mon unité reconstituée ne peut espérer guère plus de cinquante pour cent de son ancien effectif. Je décide de renouveler ma demande chaque jour et de me porter pâle à chaque fois. J'ai décidé de me défendre à tout prix. Refusant de toutes mes forces de réintégrer cette armée misérable qui se contente désormais de soldats malades et blessés, de jeunes gens et de combattants âgés.

J'apprends alors qu'un nouveau général de division a été nommé, remplaçant l'ancien ayant été fait prisonnier par les Russes. Le 30 avril 1944, il se fait présenter notre unité reconstituée. Je sens qu'il faut profiter de cette occasion et décide de lui faire connaître ma situation. C'est un homme d'un certain âge, issu d'une ancienne réserve, rappelé au front. Quand je lui présente mon congé de convalescence, il me demande d'où je viens. « Feriez-vous partie de ces Alsaciens-Lorrains enrôlés de force dans les armées du Reich ? » me dit-il. Je lui réponds que oui et que je suis au front depuis cinq mois, que je suis encore très diminué et que je ne serai d'aucune utilité dans les combats à venir. Il me promet d'étudier la question avec les responsables de mon unité, mais qu'eux-seuls pourront en décider. Mais pourquoi m'a-t-il appelé « Du alter Mann » ? Je n'ai après tout que vingt ans.

Deux jours plus tard, notre unité se met en marche pour rejoindre le front. Je reprends ma tâche d'infirmier-brancardier, sans courage ni grand

intérêt. Je sollicite chaque jour mon chef de compagnie qui semble assez compréhensif.

Le front est plutôt calme, mais l'attente d'une issue favorable à ma demande est de plus en plus longue. Les jours passent et les combats reprennent de plus belle.

Enfin, après un long mois, je reçois la visite de mon supérieur. Le sourire aux lèvres, il me tend un papier m'octroyant un congé de détente de quinze jours à partir du lendemain. Le 20 mai 1944 ! Il n'est plus question de convalescence, mais de détente. Je trouve cette formulation injuste, mais me reprends rapidement. Un congé est un congé. Et c'est bien là l'essentiel.

Trois jours plus tard, le 23 mai, je peux enfin quitter cet enfer. Avec la crainte diffuse de voir ma permission annulée à tout moment.

Je suis conduit avec trois autres permissionnaires à la gare la plus proche. Un train sanitaire doit nous embarquer. Avant de partir, le chef de compagnie m'informe que je suis promu au grade de caporal. Je ne peux m'empêcher de lui répondre : « Ah oui, comme le Führer ! » Il ne me répond pas, mais esquisse un sourire narquois. Tous les Allemands n'étaient pas des Nazis, mais certains étaient des victimes comme nous l'étions aussi.

A la gare, une dizaine de soldats d'autres unités attendent déjà. J'ai la grande joie d'y rencontrer un autre

incorporé de force alsacien, de surcroît citoyen de Scherwiller, un village situé à cinq kilomètres de Sélestat, ma ville.

Scherwiller, village d'origine de mon futur beau-père.



Quelle chance ! Nous allons pouvoir voyager ensemble et nous ne serons pas trop de deux. Car, à coup sûr, nous ne sommes pas encore rentrés.

A peine sommes-nous remis de cette rencontre inespérée, que deux policiers militaires SS entrent dans la gare, nous annonçant qu'en raison d'une attaque généralisée de l'Armée Rouge, toutes les permissions sont suspendues. Ils nous intiment l'ordre de rejoindre nos unités. Une douche très froide qui nous plonge dans un abîme de consternation. Heureusement, ils ne nous retirent pas nos certificats de congé. Faut-il croire ces deux énergumènes SS ?

Nous décidons instantanément de rester ensemble et de tenter le grand saut vers la liberté. Qui vivra verra ! Nous nous éloignons déjà de la gare quand je propose à mon camarade de rebrousser chemin. Cette annulation de

congé me semble étrange, habitué que je suis du comportement violent et souvent incohérent de ces policiers SS. Ils ne se sont pas même assurés de nos identités. Nous prenons donc le risque de revenir sur nos pas. Très inquiets à l'idée que le train soit parti sans nous. Sur place, d'autres permissionnaires sont arrivés. Dommage pour ceux qui ont obéi.

Au bout d'une demi-heure, le train entre en gare. Quel bonheur de pouvoir s'asseoir par terre, dans la cohue des soldats joyeux et ivres d'espérance !

Ce train est celui de la liberté, la liberté chérie. La victoire est au bout de ses rails.

Nous sommes alors le 25 mai 1944 et nous roulons vers l'ouest. Première étape à la frontière russo-polonaise où nous sommes pris en charge par un centre de désinsectisation. Lavés et rasés de près, nous sommes affublés de nouveaux habits militaires. On nous donne le fameux « Paquet du Führer » : deux boîtes de conserve, une demi-livre de beurre, du chocolat et une bouteille de vin rouge. Merci caporal !

Nous tombons aussi sur des soldats de la Division Charlemagne, incorporés de gré alors que nous le sommes de force. Des volontaires français qui nous considèrent comme des Allemands. Nous leur faisons comprendre que nous ne sommes pas du même bord et nous hâtons notre départ, craignant d'avoir

été trop bavards. Charlemagne ne méritait pas cet opprobre.



Nous repartons le lendemain, 28 mai 1944, direction Francfort, via Tarnow, Strakow, Wroclaw en Pologne, Dresden, Karl-Marx-Stadt et Erfurt. Enfin Francfort, tard dans la nuit. Le lendemain matin, nous montons dans un train qui nous libère à Strasbourg. Strasbourg !

Nous sommes pris en charge par la police militaire qui contrôle nos ordres de détente. Comme dans un rêve, portés par un ultime train, nous posons nos pieds meurtris sur le quai de la gare de Sélestat. Quelques contrôles plus tard, je prends la direction de la maison où mes parents ne m'attendent plus.



2. Ma liberté porte un nom : Normandie

L'horloge de la gare de Sélestat indique déjà vingt heures trente quand je prends le chemin du quartier Saint-Antoine. Les rues sont presque désertes et l'on approche de l'heure du couvre-feu imposé par les occupants. Les quelques passants que je croise me considèrent avec stupeur. Le règlement militaire impose en effet aux permissionnaires de trimbaler avec eux tout l'attirail du soldat : casque, masque à gaz, fusil, cartouchières remplies, baïonnette...J'ai hâte de me débarrasser de ces accessoires belliqueux et d'endosser une tenue civile.

Sélestat, ma ville.



Le bercail après sept mois d'enfer

Arrivé devant la porte, la sonnette ne fonctionne pas et je me mets à tambouriner. Quand mon père ouvre, il reste planté devant moi, éberlué, estomaqué. Il lui faut de longs instants avant de pouvoir réagir. Il m'étreint alors, fondant en larmes. Nous pleurons tous les deux, comme des enfants.

Ma mère qui fait la vaisselle n'a pas entendu mon arrivée. Elle vacille en me voyant entrer dans la cuisine. Elle pleure longtemps, nous pleurons longtemps tous les trois, interdits, presque gênés, suffoqués par une émotion vieille de plusieurs longs mois qui a brutalement ouvert toutes ses vannes.

Nous pouvons enfin nous asseoir autour de la table. Nous avons tant à nous dire. Vers deux heures du matin, je retrouve ma chambre et mon lit, traversé de part en part de sentiments inexprimables.

Mes parents me croyaient mort. Ils n'avaient plus eu aucune nouvelle de moi depuis le mois de novembre 1943, date de ma dernière lettre. Je l'avais écrite à l'hôpital militaire de Berditchev, au sud-ouest de Kiev. J'y avais été admis, suite à un empoisonnement subi lors du transport des troupes en partance de Hambourg vers la Russie. Ils étaient donc restés plus de deux cents jours sans aucune nouvelle de leur fils. Non sans avoir entrepris des recherches auprès des autorités militaires. La réponse qu'on leur donna fut la suivante : « Disparu ou mort non identifié ou fait prisonnier par l'Armée Rouge. » Ils pouvaient choisir, selon leur humeur du moment.

Cette longue absence, depuis mon incorporation de force, me semble avoir duré beaucoup plus longtemps. Je suis certainement devenu une autre

personne. Les objets familiers me semblent étrangers. Mes parents disent que j'ai changé de caractère, que physiquement je ne suis plus le même. Je n'arrive pas à superposer les images d'hier avec celles d'aujourd'hui. Tout a changé.

Je suis devenu un déraciné et je n'arrive plus à retrouver mes repères. Et je suis incapable d'expliquer cette fracture en moi.

Mes premières nuits de sommeil, à l'abri dans la maison familiale, sont hantées par les images des champs de bataille d'Ukraine, par des voix qui commandent « Absetzen ! », « Angreifen rechts ! », « Festhalten ! » La Russie a envahi mon inconscient et transformé mes rêves en cauchemars. Ma mémoire de soldat a définitivement imprimé sa marque, celle de la terreur.

Aujourd'hui encore, cette guerre ne me quitte pas. Je reste souvent replié sur moi-même, en prise à ce mal intérieur, aux séquelles de cette conflagration qui ne cessent de dévaster mon âme, à des décennies de cet enfer. Je suis souvent absent auprès des miens, bien que présent physiquement, car mes pensées sont ailleurs. J'éprouve une grande tristesse qui voudrait me faire pleurer, mais mes larmes sont sèches à jamais. Une partie de moi-même ne m'appartient plus. Je crois que je n'en guérirai jamais.

Je vais parfois en ville. Mais je ne rencontre aucun copain. Ils sont tous incorporés de force, comme moi.

Absents alors que je suis là. Je croise pourtant des blessés, bras ou jambes amputés, qui se déplacent difficilement, accrochés à leurs béquilles. Leur vue me rappelle que nous sommes en guerre, dans une sale guerre. Près de chez moi, je rencontre deux mères qui ont chacune perdu deux fils tombés en Russie. Je reste prostré face à leurs sanglots, impuissant face à leur désespoir et à la chance qui est la mienne. Je me sens coupable. Coupable d'être revenu, d'avoir survécu. Survécu, mais à quel prix ? Marqué au fer rouge, couleur du sang que j'ai vu tant et tant couler. Mais cette chance m'oblige. M'oblige à raconter, à parler à la place des disparus. A effacer leur silence en témoignant.

Nous parlons longuement en famille du drame des Alsaciens-Lorrains. Nous prenons toute notre part à la douleur des familles éprouvées, désespérées. Ma famille n'en fait pas encore partie. Mais pour combien de temps encore ? Au cimetière de Sélestat, on peut déjà lire des inscriptions qui disent tout notre drame : « Disparu en Russie », « Tué en Russie », « Mort en captivité. »

Notre drame, faut-il encore et encore le répéter, à en perdre la voix, à en perdre l'entendement, c'est que cette guerre n'était pas la nôtre. Nous avons, contre tous les principes, contre toutes les lois, été incorporés de force pour défendre une idéologie abjecte qui n'a jamais coulé dans nos veines. Soldats apatrides, abandonnés par la France de

Vichy, méprisés par le Reich de Hitler.
Viande de boucherie, chair à gauleiter.

Les jours passent. J'évite de me rendre en ville. La fin de mon congé approche. Et le retour vers l'enfer.

Miraculé, je suis enfin entouré par ma mère et mes deux sœurs.



Je songe bien sûr à l'évasion. Mais je pense à mes parents. Nous connaissons tous alors le sort que le Reich réserve aux parents d'évadés. La déportation, la relégation vers l'Est. Mes parents ne s'y opposent plus. Mais ils sont cardiaques, et je ne peux m'y résoudre.

Mais ce dont je suis certain à ce moment précis, c'est que jamais je ne retournerai sur le front russe. Je me promets d'en parler à mon camarade de Scherwiller que j'ai rencontré à mon retour du front. A deux, nous serons plus forts.

Nous devons nous présenter chaque matin à neuf heures à la Kommandantur, pour pointer notre présence. Ce 4 juin 1944, nous sommes happés par une épouvantable nouvelle. Nos congés sont immédiatement annulés et nous devons sur le champ retourner dans nos unités respectives. Un coup de massue en plein visage ! Le 6 juin à midi, nous devons prendre un train en gare de Strasbourg, via un camp de transit situé à Prague. Et direction la Russie.

Mon père nous propose de manquer le train, nous promettant de faire valider ce manquement par les services de la gare de Sélestat dont il est employé. Vingt-quatre heures gagnées. Des heures précieuses.

Nous apprenons alors le débarquement des troupes alliées en Normandie. Une nouvelle incroyable qui va certainement faciliter notre projet de ne pas retourner en Russie. Nous apprenons aussi qu'une grande offensive générale est en train de se dérouler sur tous les fronts de l'URSS. Le sort des armées du Reich nous semble définitivement scellé. Retourner vers l'enfer revient à se jeter dans la gueule du loup. Et à perdre la vie.



Nous avons dès lors la conviction que la guerre est définitivement perdue pour le petit caporal moustachu. Et qu'en qualité d'Incorporé de Force, nous devons prendre certaines libertés avec les diktats de la Wehrmacht.

Nous partons cependant le lendemain, 8 juin 1944, pour Strasbourg. Nous décidons de rater le train en partance pour Prague. Nous sortons en ville, déjeuner tranquillement dans un restaurant. Il est quinze heures quand nous retournons à la gare. Le train pour Prague est parti.

Nous faisons tamponner nos feuilles de route. Le prochain train pour Prague est prévu le lendemain. Nous rentrons chez nous. Un jour de gagné !

Mais le 10 juin, la gare de Strasbourg est inévitable. Le train pour Prague nous attend et nous avons brûlé toutes nos cartouches. Nous devons y être et pour de bon.

Ce train comporte deux groupes de wagons. Cinq wagons pour Prague et cinq wagons pour Vienne. Aucune précision n'étant spécifiée sur nos feuilles de route, nous nous installons dans un wagon à destination de...Vienne. Ces wagons viennois doivent être adjoints au vrai train à destination de Vienne en gare d'Ulm. Ce qui advient. Personne ne contrôle nos papiers à Ulm.

Et le train s'ébranle. Dans le train, les militaires présents parlent tous du débarquement en Normandie et de

l'offensive générale sur le front de l'Est. La déception et la résignation marquent les visages. La fin de la guerre est proche et nous nous en réjouissons en silence. Nous décidons de tout faire pour ne pas retourner en Russie. La situation inquiétante des armées du Reich et l'inévitable désordre afférent vont nous servir et nous permettre de prendre encore d'autres libertés. Les troupes nazies vont très certainement être réparties différemment, notamment vers l'ouest. Toutes ces perspectives donnent des ailes à notre folle envie de liberté. L'espérance nous habite. Nous sommes soudainement très heureux. Nous arrivons à Vienne à vingt-trois heures.

A la descente du train, nous sommes immédiatement pris en charge par la gendarmerie militaire. Nous rendons nos feuilles de route et on nous demande des explications sur notre arrivée à Vienne. Sans plus. La pagaille semble déjà s'être installée. Nous sommes évidemment rassurés de n'avoir pas à donner d'autres explications. Un premier obstacle franchi !

Nous sommes ensuite dirigés avec d'autres permissionnaires vers la citadelle militaire de Vienne, centre de transit des troupes, où nous arrivons tard dans la nuit. Nous y dormons. Le lendemain, aux aurores, on nous informe que nos feuilles de route seront envoyées à nos unités respectives avec la mention « Affecté dans une autre unité en voie de formation. » Cette

nouvelle affectation se fera selon la volonté du Haut-Commandement, soit pour l'URSS, soit pour la Normandie. Nous espérons la Normandie.

On nous laisse relativement libre d'aller et venir à Vienne. Un avant-goût de cette liberté que nous souhaitons de toutes nos forces. Agrippés à cette idée qui ne nous lâche plus désormais : jamais nous ne retournerons sur le front russe !

Jusque-là, nous ne pouvons pas nous plaindre. Tout s'est passé comme nous le souhaitons. Il ne reste plus qu'à obtenir une affectation en Normandie où nous pourrions plus facilement nous évader.

Cette guerre m'a appris la détermination. A prendre des décisions très fermes et à m'y tenir. Personne, aucune circonstance fut-elle favorable, ne peut en l'occurrence m'aider. Il faut que je me prenne en main. Je suis mon seul maître. La seule garantie de m'en sortir. Encore aujourd'hui, mais je ne vais pas pour autant remercier cette sale guerre, cette idée me guide dans ma vie de survivant.

La grande cohue régnant au centre de transit va sans aucun doute nous être favorable. Notre relative liberté viennoise dure encore trois jours. Le quatrième jour, nous sommes informés que nous sommes affectés tous les deux au Bataillon de Marche de Neuhammer en Silésie. Avec effet immédiat.

Le temps de la grande décision approche inéluctablement. Mourir à coup sûr ou nous évaporer dans la nature.

Sur les chemins dangereux de la liberté

Arrivés à Neuhammer, nous nous présentons comme d'anciens serveurs de radio et de téléphone. Une nouvelle unité de combat en constitution devrait avoir besoin de telles compétences. Nous avons gardé de notre formation militaire accélérée quelques notions en la matière. Après avoir reçu le matériel nécessaire et l'avoir essayé, nous interceptons un communiqué adressé à toutes les unités en formation. Ce communiqué stipule que tous les Alsaciens-Lorrains, en raison des risques d'évasion, ne doivent pas être affectés dans les unités dirigées vers l'ouest, en particulier vers la France, mais obligatoirement vers le centre de transit de Krakow en Pologne. Autant dire vers la Russie.

C'est la stupeur dans nos têtes. Notre projet en prend un coup. Et notre moral aussi. Nous réagissons très vite et décidons de ne pas transmettre ce message. Mais dès le lendemain, une note officielle reprenant les mêmes termes parvient à l'unité.

Au cours de l'appel, les Alsaciens-Lorrains sont sommés de sortir des rangs. Nous ne sommes pas pris au dépourvu par cet ordre, sachant ce qu'il cache. Et nous ne sortons pas des rangs. Décision risquée. Heureusement, l'adjudant-chef de notre compagnie

nous couvre. Originaire de Haute-Silésie, comme mon pauvre Britschen, il est aussi incorporé de force, bien qu'ancien gradé dans l'armée polonaise. Incorporés de force de tout pays, unissons-nous !

Il y a probablement du SS dans tout ce remue-ménage. La police SS à laquelle nous avons déjà eu affaire lors de notre départ en permission. Omniprésente pour faire le ménage. Synonyme d'un désarroi incontestable régnant désormais dans les troupes du Reich. Prémices d'une déconfiture annoncée dont nous devons tirer profit à présent.

Les choses s'accélèrent. Et le quatrième jour déjà, nous prenons la direction de l'ouest par train spécial. L'ouest enfin ! Plus de Russie dans la ligne de mire. La liberté au bout des rails, peut-être. D'autant plus que nous apprenons que le débarquement allié est un succès. L'espoir nous anime. Presque le bonheur. Première récompense de mon action déterminée. J'ai pris beaucoup de risques, j'en ai fait courir à mes parents, à mon compagnon alsacien qui m'a suivi sans faillir. Beaucoup d'inconscience, mais aussi la ferme volonté de ne pas retourner dans l'enfer russe.

Notre route vers la Normandie va durer quelques jours, via la Hollande et la Belgique. Nous subissons des bombardements intensifs, mais sans grandes conséquences. La Royal Air Force nous suit à la trace. Elle nous rappelle sans sommation que nous ne partons pas en vacances en Normandie.

Franchissement de la frontière franco-belge. Nouvelle attaque aérienne. Mitraillages et roquettes avec, à la clé, de gros dégâts. Nous descendons enfin du train en gare d'Albert, dans le nord de la France. Le reste du chemin se fait à pied.

Nous arrivons à Rouelles, une commune située près du Havre qui n'est pas encore libérée. Les troupes alliées sont à quelques kilomètres du Havre. Le contact est inévitable. Nous sommes de retour au front en plein été 1944.

Ancienne carte postale de Rouelles.



Nous craignons par-dessus tout les bombardements. Sans relâche, nuit et jour, les avions de la RAF nous canardent. Des bombardements terrifiants qui nous laissent peu d'espoir. Nous sommes vite encerclés par les troupes alliées. Tscherkassy me rappelle à son mauvais souvenir. La guerre est totale et la pression insupportable.

Il n'y a aucune mesure de protection dans ce secteur. Nous réalisons dans l'urgence des travaux de retranchement et de protection. La population civile masculine est réquisitionnée en guise

de main d'œuvre. Mon camarade et moi servons d'interprètes. Nous ne savons pas que des résistants FFI s'y sont infiltrés.

Notre unité est chargée de la protection d'une casemate servant de dépôt de munitions. Les FFI infiltrés ont pour mission de reconnaître les lieux en prévision d'une attaque visant ce dépôt. Une attaque qui a bien eu lieu mais sans succès, laissant sur le carreau quelques cadavres de part et d'autre des belligérants.

Il s'en suit une polémique concernant la réquisition des personnels chargés des travaux. Nous sommes les premiers visés, Alsaciens forcément suspects. Et il faut trouver des responsables.

Et nous sommes mis aux arrêts. La hiérarchie est mise au courant. Nous risquons la comparution devant un tribunal militaire pour intelligence avec l'ennemi. Le peloton d'exécution pour tout dire.

Nous essayons de nous expliquer, de nous défendre. Mais rien n'y fait. Nous sommes pris dans un étau. Personne pour nous défendre, pas même l'adjudant qui nous avait tant réconfortés à Neuhammer. D'ailleurs, notre attitude de Neuhammer ne va-t-elle pas nous desservir ? Et notre chance tourner ?

Notre seul espoir réside peut-être dans l'impossibilité qu'aura le tribunal militaire de rejoindre notre unité encerclée par les troupes alliées. J'y

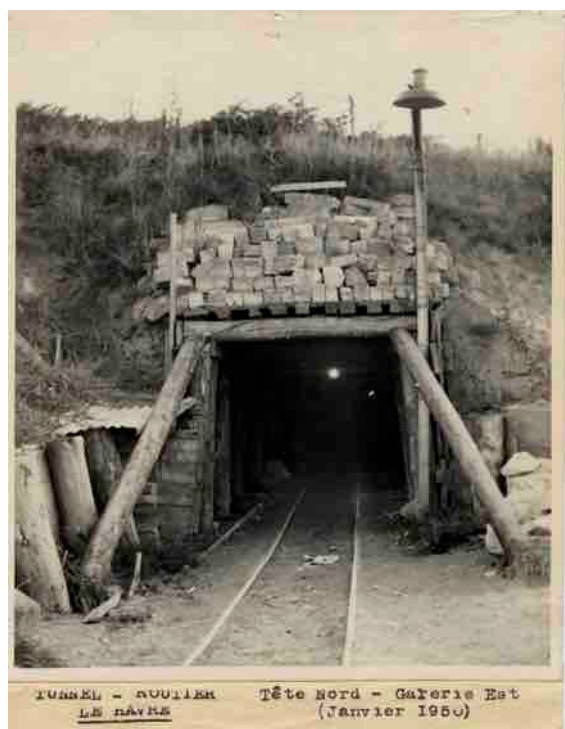
crois, contrairement à mon camarade. Nous pourrions désertir, fuir ? Que Dieu nous assiste. La nuit nous portera conseil. Nous devons rapidement prendre une décision.

Nous n'arrivons pas à dormir. Dès l'aube, nous décidons de désertir. Nos gardiens ne nous semblent pas invincibles. Nous décidons aussi de nous séparer pour nous laisser plus de chance. Vers quatre heures du matin, nous trompons la vigilance des plantons. Nous sommes le 3 septembre 1944.

Mon camarade prend courageusement la direction des lignes de combat, espérant être fait prisonnier par les Alliés. Cette décision lui sera favorable. La fin de la guerre m'a appris qu'il a été fait prisonnier par les troupes anglaises.

Je décide de prendre la direction du Havre, espérant pouvoir m'y cacher jusqu'à l'arrivée des troupes alliées. Il y a à l'entrée de la ville un grand chantier consacré à la construction de deux tunnels. Je sais, grâce à l'adjoint au maire de Rouelles, que le chef de chantier est un Alsacien de souche et qu'il pourra m'aider. Profitant dès l'aube de la reprise des bombardements aériens, je me cache dans une scierie proche. A la faveur d'une accalmie, je rejoins le chantier du tunnel et me présente à son chef. Il comprend très vite ma demande. Ce n'est sans doute pas la première fois qu'il se retrouve devant pareille situation. Il me tend sur le champ une vieille combinaison de travail et me demande de me rendre

dans l'un des tunnels en construction. Une grande partie de la population havraise y a déjà trouvé refuge.



Je me libère de l'Incorporation de Force

Je passe les nuits de bombardement dans la baraque du chantier, avec la bénédiction de mon hôte. Il m'y a même installé un lit. Je suis rassuré, en sécurité pour l'instant. Mais il faut que j'envisage la suite. Pour justifier ma présence en ces lieux, je suis engagé comme manœuvre temporaire. Je perçois même un salaire qui va beaucoup m'aider.

Les troupes allemandes du secteur sont rapidement bousculées par les Alliés. J'espère que tout se passe bien pour mon camarade de Scherwiller. La ville du Havre est entièrement libérée au cours des trois jours qui suivent. La jonction entre les troupes venues du

sud et de l'ouest est réalisée. J'assiste avec une certaine jubilation au défilé des nombreux prisonniers allemands. Mais je ne suis pas encore chez moi, en Alsace. Le chemin est encore long. Même si la libération de la France se poursuit à grandes enjambées.

Explosion de joie lors de la libération du Havre.



Que dois-je faire ? Cette question m'obsède, malgré mon relatif confort. Dois-je me rendre aux troupes alliées et devenir prisonnier de guerre, avec tous les désagréments inhérents à une telle situation ? J'en parle à mon protecteur alsacien qui me conseille de m'engager dans les équipes de déblaiement du Havre, ou mieux, de rejoindre définitivement les équipes de son entreprise. J'accepte avec joie cette dernière proposition, tout en me réservant le droit de quitter le chantier du tunnel dès que la situation me le permettra.

J'éprouve ardemment le désir de me libérer. De me libérer seul, par mes propres moyens. Tout ce que j'avais subi, cette inqualifiable horreur, fut une

lutte permanente contre et pour moi-même. Une lutte intime. J'étais depuis si longtemps prisonnier d'un système autoritaire qui avait imprimé sa marque en moi. Je voulais, je devais me libérer de toute contrainte. Sachant déjà que mon état d'ex-soldat de la Wehrmacht me rattraperait un jour ou l'autre dans l'avenir. Mais me libérer seul !

Liberté conditionnelle

Je me renseigne chaque jour sur l'avancement des troupes alliées vers l'est de la France. Dès que la libération de l'Alsace sera engagée, je me mettrai en route pour rejoindre Sélestat. Je dois être patient et espérer. Je rends visite à monsieur Noël, l'adjoint au maire de Rouelles qui fut mon premier bienfaiteur. Il me promet de me trouver des habits civils. Il m'apprend que le secteur de la casemate, où mon camarade alsacien et moi avions été mis aux arrêts, a beaucoup souffert des bombardements aériens et des tirs d'artillerie des troupes alliées. Me faisant comprendre que notre évasion nous a sans doute été salutaire. J'en profite pour récupérer une vieille bicyclette. Et je me dis qu'elle pourrait bien m'être utile pour rejoindre mon Alsace libérée.

Compte tenu de l'avancement des troupes alliées, je dois encore rester trois à quatre semaines au Havre. Ma présence sur le chantier est appréciée et on me demande sans cesse de raconter mon odyssée au sein de l'armée allemande. Je suis entouré

d'une sollicitude et d'une amitié qui me réconfortent beaucoup.

La ville du Havre a beaucoup souffert de la guerre. Elle fut détruite en grande partie et compta ses morts en dizaines de milliers. Les survivants aspirent à la paix et l'expriment très fortement. Je me joins à eux, très impressionné par leur volonté de dire définitivement « Non à la guerre ! »

Quatre semaines après la fin des bombardements, je peux enfin prendre la route du retour. Je prends congé de mes bienfaiteurs, de tous ceux qui m'ont aidé, plus particulièrement de mon chef de chantier et de mes collègues de travail. Ces derniers ont fait une quête. Je suis très ému et certains m'embrassent. Monsieur Noël m'invite encore à sa table. Et je m'en vais.

La libération de l'Alsace se fera-t-elle assez rapidement pour que je puisse retrouver mes pénates sans encombre ? Nous sommes encore en pleine guerre.

Et me voici, à bicyclette, tentant de rejoindre l'Alsace. Un peu risqué, à la réflexion ! Nous sommes le 25 septembre 1944. Plus d'un an déjà que j'ai déserté cette armée qui n'était pas la mienne.

Je fais environ quarante à cinquante kilomètres par jour. Je suis arrêté une première fois par la police à Compiègne pour vérification d'identité. Heureusement que j'avais détruit tout ce qui me reliait à l'armée du Reich et

que j'avais conservé ma vieille carte d'identité et mes bulletins de salaire hebdomadaires du chantier.

Et ma route s'égrène. Comme dans un livre de géographie. Brave petite bicyclette, je ne te remercierai jamais assez !

En cours de route, des mauvaises nouvelles me parviennent. Les troupes alliées sont bloquées dans les Vosges. L'Alsace n'est pas encore libérée. Justement, les Vosges s'annoncent dans le collimateur de mon guidon. Je suis stoppé net à Neufchâteau par les troupes alliées.

Je passe la nuit dans un petit hôtel et j'en profite pour récupérer de mes nombreuses nuits passées à la belle étoile. Le lendemain, je décide de rejoindre Audun-le-Roman en Meurthe et Moselle. Ma tante, qui est aussi ma marraine, y habite. Le département présente aussi l'avantage d'être déjà libéré. D'ailleurs, je n'ai guère d'autres solutions. Je connais un peu cette ville pour y avoir passé des vacances dans mon enfance.

Audun-le-Roman aujourd'hui.



J'arrive à Audun-le-Roman au début du mois de novembre 1944. Ma tante et les siens sont évidemment très surpris de mon arrivée. A bicyclette !

Je suis aussi très confus d'imposer ma présence à cette femme divorcée, en charge de trois enfants. Heureusement il me reste un peu d'argent, reliquat de mon salaire havrais. Je n'hésite pas à me déclarer en mairie, dans l'espoir de percevoir des cartes d'alimentation.

Mais cette déclaration, irréfléchie et trop hâtive, m'est préjudiciable. Non seulement la mairie ne m'octroie aucune carte d'alimentation, mais en plus elle décide de me signaler à la gendarmerie. Le lendemain matin, je suis surpris au saut du lit par deux gendarmes sortis d'un fourgon. Ils m'interrogent sur mon lieu de départ et me demandent si je dispose d'une déclaration rédigée par les autorités de ce dernier. Ne sachant leur répondre, ils m'accusent rapidement d'être un clandestin. Mon ancienne carte d'identité et mes bulletins de salaire n'y suffisent pas. Je passe au confessionnal et leur avoue que je suis un déserteur de la Wehrmacht. Ils considèrent que, la guerre n'étant pas terminée, mon cas dépend désormais des autorités actuelles d'occupation, en l'occurrence de l'armée américaine.

Je suis conduit sans ménagement à l'école communale d'Audun-le-Roman, où se trouve le siège des nouveaux maîtres du lieu. Nous sommes le 15 novembre 1944 et je suis prisonnier de guerre, un état que je souhaitais

pourtant désormais éviter à tout prix. Et surtout, prisonnier des Américains. Nos libérateurs !

Prisonnier de nos libérateurs

Incompréhensible ! Tout cela est incompréhensible pour moi. Prisonnier des Américains, les héros d'Overlord, cette opération providentielle sans laquelle je n'aurais jamais pu vivre mon épopée. Prisonnier d'une armée qui signifie pour moi la liberté, la liberté retrouvée. Injustement prisonnier, moi qui ai fait tant et tant pour me dépêtrer du totalitarisme abject, moi qui venais de conquérir ma liberté en ayant pris tellement de risques.

Je me retrouve incarcéré dans une prison très dure. Au même titre que ceux que je venais de fuir. Ceux auxquels je ne voulais surtout plus appartenir. Une hérésie, une négation ! Et le désespoir d'en être arrivé là.

D'indéfinissables sentiments qui pourtant vont me guider durant cette impensable captivité. Avec à nouveau l'insupportable envie de m'en sortir. Par tous les moyens. Sachant à présent que je ne devais plus faire confiance à personne.

On m'autorise contre toute attente à retourner chez ma tante et à y passer la nuit. Mais dès l'aurore, on me cueille dans les draps et on me fait monter

dans un véhicule de l'armée américaine. Je ne suis pas seul. D'autres prisonniers y ont pris place, des soldats de la Wehrmacht revêtus de leurs effets militaires. Ils sont très surpris de voir un civil les rejoindre.

Après un voyage d'une heure, nous arrivons à Hayange et nous sommes emmenés dans un camp de prisonnier de guerre. D'autres prisonniers en civil y sont déjà parqués, civils d'origine allemande probablement militants du NSDAP. Je ne suis pas à l'aise dans ce panier de crabes, pas rassuré de me retrouver en pareille compagnie. D'ailleurs, les propos qu'ils tiennent entre eux sont sans ambiguïtés. Il ne faut surtout pas que je traîne ici.

La pluie se met de la partie. Je n'ai aucun équipement et les quelques bâtiments qui garnissent ce lieu obscur n'ont pas encore de toits. Je suis rapidement trempé jusqu'aux os. Autre camp, autre misère.

J'ai l'impression que le ciel me tombe sur la tête. Noyé dans ce camp, peuplé d'une multitude de prisonniers aux origines diverses. Ai-je mérité tout cela ?

Au bout de la nuit, on me remet une capote militaire allemande. J'ai l'impression que tous mes compteurs se sont remis à zéro. Et je désespère.

Combien de temps vais-je rester ici ? Envisager le futur est une notion inabordable dans un tel endroit.

Pourtant, je décide d'agir. Après tout, je suis évadé de l'armée allemande. Un peu de respect, que diable ! Je demande donc à être reçu par le responsable du camp. Je baragouine un peu d'anglais, merci le lycée, et cela va faciliter ma démarche.

Je constate que les autorités du camp ne sont pas au courant de ma situation particulière et ignorent que je suis alsacien, donc de nationalité française. Mieux encore, elles ignorent tout du drame de l'Alsace, de l'annexion de fait, de l'incorporation de force, du front russe...Je me retrouve au cœur d'une vaste explication de texte, seul avec mes quelques mots d'anglais. Mais je proclame avec force mon incompréhension face à cette incarcération, face à mon nouvel état de prisonnier de guerre allemand.

Les autorités du camp semblent sensibles à mes arguments, me promettent d'étudier mon cas et de me remettre dès que possible aux Français. Je suis dès lors mieux traité et mis à l'écart du camp. Avec la promesse d'un transfert dans le camp de transit de Sedan où je serai mis à la question par le 5^{ème} Bureau de l'armée américaine. Les Américains sont très méfiants. Je l'ai appris à ce moment-là.

Le transfert a lieu cinq jours plus tard. Le camp sedanais est complètement abrité et les conditions d'existence assez convenables. Mais le 5^{ème} Bureau, le contre-espionnage, m'attend de pied ferme. Il va me faire subir plusieurs interrogatoires.

On me questionne surtout sur l'armée allemande que j'ai quittée, où j'ai été fait prisonnier et dans quelles circonstances. Sur ma connaissance éventuelle de points stratégiques, usines de munitions et de matériel de guerre...On essaye de me faire avouer que j'ai fait partie de la Légion des Volontaires Français qui s'est ralliée aux armées nazies.

Le 5^{ème} Bureau ne semble pas plus au courant que les autres de la funeste destinée de l'Alsace-Lorraine. Surtout du sort réservé aux incorporés de force, irrémédiablement sacrifiés sur le front russe.

Je n'ai la plupart du temps aucune réponse à fournir à leurs questions. Par contre, je proclame sans cesse que mon cas relève des autorités militaires françaises. Je leur dis que je souhaite m'engager dans l'armée française de libération et participer aux combats en cours.

Mais j'ai l'impression de parler à des sourds et je ne constate aucune réaction positive à mes demandes. Il est vrai que je manque d'arguments et de références précises pour les convaincre. Et ces Américains sont si méfiants !

Entre de bonnes mains, enfin !

Au bout de deux longues semaines, je suis enfin remis aux autorités militaires françaises à Compiègne. Sorti enfin d'un guêpier dont je n'avais pas imaginé la teneur.

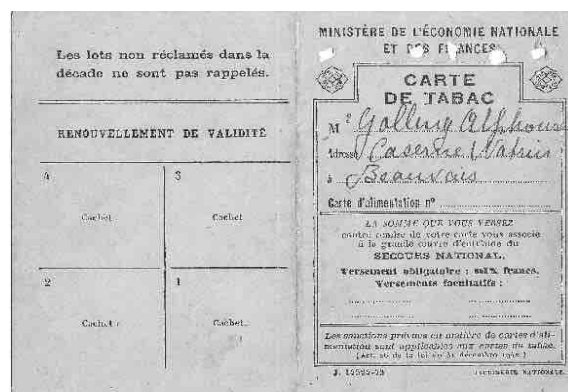
Mais à Compiègne, tout ne se déroule pas aussi simplement. Je me retrouve dans un camp qui avait servi de transit aux déportés en partance pour le Reich. Je ne me sens pas encore libre, loin s'en faut. L'odeur de la captivité me poursuit. Mais je sens le dénouement proche. Malgré cette vie morne de prisonnier de guerre que je subis injustement, au regard de mon périple et de la mort qui m'a si souvent frôlé sur le front de l'est.

Une semaine plus tard, je suis transféré à Beauvais à la caserne Watrin. D'autres incorporés de force alsaciens y séjournent déjà dans un régime de semi-liberté. Nous sommes fin décembre 1944.

La caserne Watrin.



Les conditions de vie sont convenables. Je perçois de nouveaux effets vestimentaires, une carte d'alimentation et de tabac ainsi qu'une solde de 2^{ème} classe. La grande vie ! J'y passe les fêtes de fin d'année.



Début janvier 1945, nous recevons une grande nouvelle. Ceux qui pourront rejoindre des membres de leur famille dans un département libéré, en dehors de l'Alsace donc, seront relâchés à cette condition. Je saute sur l'occasion, stipulant que je pourrais être pris en charge par l'une de mes tantes résidant à Paris dans le 18^{ème} arrondissement. Je recherche son adresse et son téléphone à la poste de Beauvais. Je prends contact avec elle et elle vient aussitôt me chercher.

Nous sommes le 20 janvier 1945 et je suis enfin **libre** ! Je me déclare à la Mairie du 18^{ème} et je deviens... Parisien.

La vie parisienne...

Ma tante n'ayant pas la possibilité de me loger, je me retrouve dans un centre de rapatriement pour déportés et prisonniers de guerre situé dans un ancien hôtel de la rue Lepic, près de la Place Blanche. A côté du cabaret... « le Néant. »

Le Néant au début du 20^{ème} siècle.



J'y suis pris en charge en tant que « déporté militaire. » Je bénéficie d'une prise en charge complète, le lit et la table. La mairie du 18^{ème} me délivre une carte d'alimentation « double ration. » La Fédération Nationale des Centres d'Entraide me délivre un vestiaire complet ainsi qu'un secours de mille francs. L'Association des Internés et Déportés Politiques me délivre une carte de membre, une aide financière, des sous-vêtements et une paire de chaussures. De quoi assumer mon statut provisoire de Parisien.

Avant de quitter la caserne Watrin, j'avais souscrit, comme promis aux Américains, un engagement provisoire pour la durée des hostilités au sein de la Première Armée Française. Cet engagement devrait me permettre de rejoindre l'Alsace se trouvant encore en zone de combat.

Je reste encore une dizaine de jours à Paris. Presque des vacances. J'en profite pour visiter la capitale. Incroyable et pourtant bien mérité après tout ce que j'ai vécu !

Le 13 février 1945, à la Gare de l'Est, un train militaire m'embarque pour l'Alsace. Le 15, j'arrive à Molsheim, via Neufchâteau et Saint-Dié. A mon arrivée, j'apprends que le Centre Alsace, donc Sélestat, n'a pas encore été libéré. Je passe six jours en gare de Molsheim, pris en charge par une unité de la Division Leclerc.

J'arrive enfin à Sélestat le 22 février 1945. Les miens sont abasourdis par mon arrivée, en civil cette fois. Je revis le même scénario que lors de mon retour du front de l'est. Mes parents n'avaient reçu aucune nouvelle de moi depuis mon départ précipité de Sélestat. Ils ignoraient mon transfert vers le front ouest et me croyaient en perdition quelque part en Russie. Tout à la joie d'apprendre ma désertion et mon engagement dans la Première Armée Française. Il me reste à concrétiser ce dernier.

Sur un terrain vague proche de notre maison, une unité d'artillerie antiaérienne de la Première Armée Française a pris position. Un de ses officiers loge chez nous en quartier libre. Mon père me suggère de me présenter à lui. Il pense qu'en qualité de déserteur de la Wehrmacht, il vaut mieux que je sois incorporé dans une telle unité, engagée en retrait par rapport aux premières lignes. Evoquant l'éventualité toujours présente d'être fait prisonnier par les Nazis. Ce qui m'aurait été fatal.

Je rencontre cet officier qui me présente rapidement au chef

d'escadron qui m'affecte aussitôt à l'une des batteries. Sa mission est antiaérienne, mais aussi d'artillerie de campagne et de lutte antichar de combat.

Le groupe FTA qui m'a recueilli.



Je continue la guerre au sein de la Première Armée Française

J'aurais pu me soustraire à cet engagement et me terrer chez moi. Me repaître de cette liberté retrouvée, après vingt-quatre mois de guerre sanglante et de captivité incompréhensible. Je dois beaucoup à la chance. Chance d'être indemne de toute blessure ou maladie invalidante. Mais je ressens aussi profondément qu'il est de mon devoir de m'engager volontairement, avant la fin des hostilités, dans une armée qui sera désormais la mienne.

M'engager comme un remède. Pour évacuer toutes les horreurs que j'ai vécues. M'engager pour participer à la libération définitive de l'Alsace, libération écrite déjà en lettres d'or dans mon cœur. Evacuer, mais ne pas

oublier. Car le passé récent continue à m'accabler. Mais j'ai la conviction qu'un autre tourbillon, celui d'une autre guerre me concernant réellement, pourra me guérir et m'apporter la sérénité que j'appelle de mes vœux.

Avant mon engagement au sein du 15^{ème} Groupe FTA (Forces Territoriales Antiaériennes), ce dernier a participé en appui d'artillerie de campagne aux rudes engagements de la « Poche de Colmar », lieux de combat acharnés, de bombardements violents, se soldant par la destruction d'un patrimoine inestimable. Ammerschwihr, Bennwihr, Mittelwihr, Guémar, Katzenthal, Kaysersberg, Riquewihr, Kientzheim, Sigolsheim, Ostheim, villages martyrs dont certains ont été détruits intégralement. Au cours d'un hiver meurtrier et impitoyable, décor de l'une des batailles alsaciennes les plus importantes de la seconde guerre mondiale.

En novembre 1944, Strasbourg a été libérée. Epopée glorieuse que celle de la 2^{ème} Division Blindée et de son chef, le Général Leclerc. Aboutissement du Serment de Koufra dont il fut l'auteur, en date du 2 mars 1941 : « Jurez de ne déposer les armes que lorsque nos couleurs nationales flotteront à nouveau sur la cathédrale de Strasbourg. »

Leclerc libère Strasbourg.



Mais l'Alsace n'est pas encore entièrement libérée. Les Nazis occupent encore à maints endroits les deux rives du Rhin d'où ils mènent des contre-attaques très dures avec un certain succès. Ils veulent à tout prix éviter la traversée du Rhin par les forces alliées et les troupes de la 1^{ère} Armée Française.

Les combats sont encore très proches de Sélestat et le bruit de la guerre nettement audible de jour et de nuit. La crainte d'une contre-attaque massive des Allemands tenaille les autorités militaires de libération. Et soudainement, l'armée américaine envisage de se retirer de la Plaine d'Alsace pour rejoindre les contreforts des Vosges.

Mais le général de Gaulle veille. Son intervention énergique, doublée de celle de Winston Churchill, dissuade les Américains d'accomplir un tel forfait qui aurait livré le Centre Alsace à la vindicte des armées du Reich. Même si la 1^{ère} Armée Française était restée de toute manière pour défendre notre terre

d'Alsace. Au prix du sang. Merci de Gaulle, merci Churchill !



Mais ces faiblesses alliées ont renforcé la détermination des armées allemandes. Elles réussissent à réoccuper des territoires perdus, à y engager des unités et même à y constituer des têtes de pont.

Notre groupe de FTA est alors engagé dans une mission de tirs antichars au nord de Strasbourg. C'est mon premier engagement sérieux avec ma nouvelle compagnie. Nous détruisons quelques-uns de ces mastodontes, dont certains amphibies, une grande nouveauté dans l'armement allemand. Nous sommes de notre côté pourvus de canons antiaériens américains de 90 mm, flanqués d'un matériel de détection de haute précision. De l'américain ultramoderne !

Désormais, je m'appelle Paul Colin. C'est sous ce nom que je suis affecté à la batterie. Déserteur de l'armée allemande, il faut que je soigne mes arrières.

Le groupe FTA auquel j'appartiens maintenant reste en mission à Sélestat encore quelques jours. Sélestat est

encore classée « Zone de combat. » Nous sommes implantés au nord de la ville, tout près de la filature jouxtant la forêt du Giessen. L'activité aérienne ennemie reste très limitée de jour. Seuls quelques avions de reconnaissance nazis sont pris sous notre feu. Je suis donc autorisé à rentrer tous les soirs chez moi pour y passer la nuit. Quelle aubaine !

Notre unité est très mobile. On nous confie de très fréquentes missions de tir, essentiellement antiaériens, mais aussi d'artillerie de campagne et antichars.

Dès le 9 mars 1945, nous nous mettons en position le long du canal du Rhône au Rhin entre Osthouse et Gerstheim. Les Allemands ont essayé de reprendre pied sur les rives du Rhin, côté Alsace, et d'y implanter une tête de pont. Un essai raté eu égard à la précision de notre tir d'artillerie.

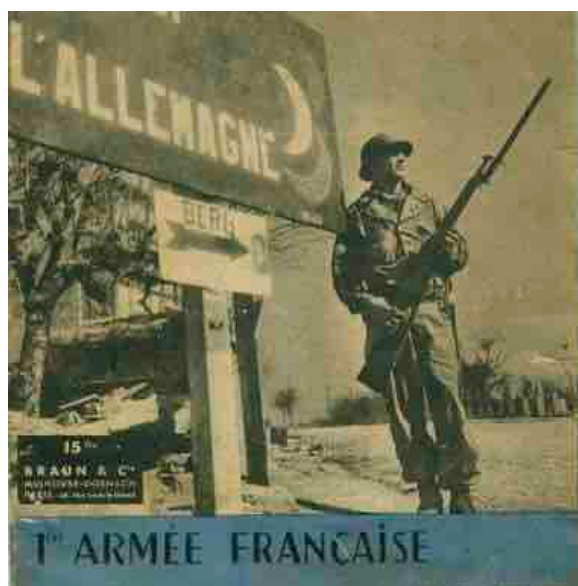
Le 10 mars, c'est reparti pour une mission antichar au nord de Strasbourg. La Wehrmacht ne renonce pas. Je puis en témoigner. J'en garde encore quelques souvenirs douloureux.

Le nord de l'Alsace a subi de très lourds combats. Aucune maison n'est intacte, comme dans la poche de Colmar. Les villages de Hatten, Rittershoffen, Kindwiller, Bitschhoffen, Oberhoffen-sur-Moder et Drusenheim ont été considérablement détruits. Dans une ferme, nous tombons sur un tas de vaches et de veaux carbonisés. Les bêtes et les hommes. Les hommes et les

bêtes. Unis dans la même douleur, la même absurdité.

Le 19 mars 1945, les derniers territoires de l'Alsace annexée vont enfin rejoindre définitivement la France. Grand jour que celui-ci ! Les Alliés et la 1^{ère} Armée française franchissent la frontière allemande au nord de l'Alsace. Notre groupe de FTA fait aussi partie de la noria. Cet endroit deviendra historique. Scheibenhart est le nom de ce village. Imprononçable et d'autant plus étonnant, et symbolique, qu'il a de l'autre côté de la Lauter, en terre allemande, son presque homonyme, Scheibenhart ! A une lettre près, ils auraient pu être frères.

Une seule direction.



Mais le franchissement de cette rivière, la Lauter, donne lieu à des âpres combats auxquels nous participons. Ils ne signifient pas la fin des hostilités, loin de là. Elles vont se poursuivre en Allemagne pendant deux longs mois encore. Jusqu'à la capitulation sans

condition des armées du Reich le 8 mai 1945.

En Alsace, entre temps, la guerre aura été particulièrement acharnée, longue et meurtrière. Car les troupes allemandes s'y battent avec l'énergie du désespoir. Le caporal A. Hitler, chef suprême des armées du Reich, lance ses dernières forces de combat dans la contre-offensive des Ardennes, puis se rue dans la nuit du 31 décembre 1944 à l'assaut de Colmar et de Strasbourg. Il espère encore repousser les armées alliées et les unités françaises au-delà des Vosges. Mais son opération « Nordwind » est stoppée définitivement en Alsace. Glacialement, comme le vent du nord. Je suis fier d'y avoir participé. Quel drôle de destin que le mien !

Une dernière alerte nazie très chaude et décourageante pour l'ensemble des troupes alliées, exceptionnellement courageuses et héroïques. Qui s'engouffrent dès lors dans le Palatinat, traversant la Lauter et perçant la ligne Siegfried. « Il ne doit pas y avoir d'hommes de guerre au repos tant qu'il restera un seul allemand en arme en deçà du Rhin. » L'ordre que Turenne donna naguère a pris tout son sens. L'armée du Reich vit ses derniers soubresauts.

Le 24 mars 1945, le général de Lattre de Tassigny, général en chef de la 1^{ère} Armée Française de Libération, assiste au premier envoi de nos trois couleurs en terre allemande. J'ai l'immense honneur de participer à cette

manifestation solennelle. La libération définitive de l'Alsace-Lorraine est actée.

Le général de Lattre de Tassigny



Mais la guerre n'est pourtant pas encore terminée. Nos troupes doivent s'engager désormais vers l'est pour réduire définitivement celles du Reich.

Et prendre avant tout fermement position sur la rive droite du Rhin. Dès le 31 mars 1945, notre Groupe participe aux combats de franchissement du Rhin, aux côtés des hommes de De Lattre, à Germersheim au sud de Speyer. Les Alliés franchissent le fleuve plus au nord, pour y installer deux têtes de pont. Ces implantations occasionnent des combats très durs et l'on y déplore les dernières victimes de cette guerre interminable. Nous sommes appuyés par le 1^{er} Corps Aérien Français fort de plus de deux-cents avions de combat, Spite-Fire, Mustangs, Thunderbolts et autres Republics. Nous participons aux combats en appui d'artillerie de campagne et en infanterie. Notre Groupe y déplore aussi ses derniers morts et blessés. Ce franchissement est un succès

stratégique. Désormais nos troupes vont occuper l'Allemagne.

Nous sommes chargés d'investir certaines villes, villages et secteurs. Je suis désigné comme interprète. Nous prenons position à Landau, Speyer, Germersheim, Pfortzheim, Nagold, Vollmaringen, Rottenburg, Reutlingen et Münsingen. Cette dernière ville est le lieu d'implantation d'un camp d'entraînement militaire essentiellement occupé par les Américains, naguère camp de travail obligatoire nazi. Notre Groupe y sera d'ailleurs ultérieurement dissout.

Nous vivons nos derniers combats en Forêt Noire, participant aux opérations de « nettoyage » des derniers nids de résistance allemands. Martin Bormann, vice chancelier du Reich moribond, a intimé l'ordre à tous les citoyens allemands de se comporter en guérilleros, en loups garous, devant la déferlante ennemie. Jusqu'au bout. C'est l'une des dernières missions dangereuse et délicate confiée à notre Groupe. Car la résistance nazie se révèle sans pitié dans ses actions, ne reconnaissant aucune loi de la guerre. La haine est son crédo, la vengeance son cri de guerre. Ma qualité d'interprète en langue allemande est d'une grande utilité dans la recherche de ces partisans désespérés.

Le 12 avril 1945, l'Armée Américaines est en deuil. Le président Roosevelt est décédé. Notre Groupe participe aux cérémonies d'adieu qui sont organisées dans le camp de Münsingen.

Le 17 avril 1945, le 1^{ère} Armée Française de Libération avance sur Tübingen et coupe ainsi en deux ce qui reste de l'armée allemande. Cette opération de haute stratégie dépêche toutes les forces nazies encore vivaces dans le secteur.

Le 27 avril, les armées américaines, flanquées de la 1^{ère} Armée Française, opèrent sur l'Elbe l'historique jonction avec les armées soviétiques.

Le 30 avril, le fameux caporal Hitler, fournisseur en chef de l'une des plus grandes boucheries de l'humanité, se suicide dans son bunker berlinois avec sa compagne Eva Braun. Désormais, le très haut commandement des armées allemandes est vacant et ces dernières ne pourront plus réagir. Le Grand Amiral Dönitz, qui récupère là une bien difficile succession, n'aura plus d'autre alternative que d'arrêter le carnage.



Le 8 mai 1945, les armées allemandes déposent les armes devant les forces alliées dont la 1^{ère} Armée Française. La guerre est terminée. Le sang ne coulera plus. « Longue vie à la cause de la Paix ! » Voilà ce que nous avons tous envie de crier.

L'arrogant Keitel, général en chef des armées nazies, signe la capitulation du Reich le 9 mai 1945. Ce jour de liesse et de paix est célébré avec une grande ferveur en France, aux Etats-Unis, en Angleterre, en Russie... Même en Allemagne.

Keitel sera condamné à mort lors du procès de Nuremberg et exécuté.



Pourtant, la guerre se poursuit encore en Extrême-Orient contre l'empire japonais. On en connaît la fin.

Après les dernières luttes contre les nids de résistance allemande dans lesquelles notre Groupe est engagé, commence la vraie mission d'occupation de l'Allemagne. Ma participation en tant qu'interprète est fort appréciée. Notre travail consiste à mettre sous tutelle les municipalités et les différents services

civils et administratifs allemands. D'assurer le dépôt obligatoire des armes de guerre et assimilées, dont les armes de chasse, détenues par les civils allemands. De prendre en charge les nombreux réfugiés, déportés politiques et prisonniers de guerre libérés. D'assister les personnes, dont une multitude de femmes et d'enfants, réfugiées et venues des villes allemandes bombardées. De veiller à la libération des nombreux déportés du travail obligatoire et des incorporés de force... Jamais je n'aurais imaginé qu'une fin de guerre puisse engendrer une telle quantité de travail et de missions.

Au cours du mois de juillet 1945, et pour régulariser ma situation, je participe à Sigmaringen à l'examen officiel d'interprète militaire. Ce retour à Sigmaringen est chargé de symbole et d'émotion pour moi. En février, mars, avril et mai 1943, j'y avais été incorporé malgré moi dans une unité de travail obligatoire. Avant ma véritable incorporation de force dans la Wehrmacht le 2 mai 1943.

Je rentre chez moi le 14 juillet 1945 pour un congé de huit jours.

A mon retour à Münsingen, j'apprends que les autorités militaires veulent dissoudre certaines unités dont le maintien n'est plus vraiment nécessaire. Notre Groupe FTA figure sur la liste.

Courant août 1945 paraît une note officielle autorisant la démobilisation

des jeunes gens qui, par fait de guerre, ont dû interrompre leurs études. Je suis dans ce cas et je souscris aussitôt une demande de démobilisation. Elle m'est octroyée à compter du 12 octobre 1945.

Je reste encore quelques semaines au sein du 15^{ème} Groupe Autonome des Forces Terrestres Antiaérienne qui avait bien voulu me recueillir en février 1945.

Je pense désormais que je dois reprendre la vie civile et surtout songer à mon avenir d'homme libre. Après ces trente-deux mois inénarrables, entre l'enfer et l'espoir. La vie m'appartient. La mort n'a pas voulu de moi.

La grande fête de la libération et de l'Armistice

Début octobre 1945, les Américains organisent une grande fête de la Libération et de l'Armistice au camp de Münsingen. Notre Groupe y est convié naturellement. On y convie également des déportées yougoslaves, désormais libres, mais qui n'ont pas encore été rapatriées. Il fallait bien quelques représentantes du « beau sexe » pour que ce bal, car c'était un bal, ait un attrait supplémentaire.

Un orchestre militaire américain d'une quinzaine de musiciens anime les festivités. Un buffet bien garni achève de convaincre les plus récalcitrants. Il y a de la passion dans l'air, dans cette atmosphère de fin de guerre et de paix retrouvée.

C'est une vraie et belle soirée d'amitié que je vais enfin pouvoir vivre à quelques jours de ma démobilisation. Pourtant, je n'arrive pas vraiment à être de la fête. La mort me hante encore et je n'arrive pas à éliminer les souvenirs hideux qui me tourmentent. Mes douleurs morales et mentales sont intactes. Je suis un survivant.

La soirée se déroule dans une douce ambiance. Quand elle arrive soudainement vers moi et m'appelle par ce prénom : « Zoran ! »

Elle doit me confondre avec un autre. Je lui réponds que je ne m'appelle pas Zoran et que je ne suis pas Yougoslave. Elle me dit que je ressemble à Zoran, son fiancé dont elle n'a plus de nouvelles depuis deux ans. Elle m'invite à danser. Mais je ne sais pas danser. Elle me dit qu'elle va m'apprendre et déjà, elle me prend la main et m'entraîne vers la piste de danse. Je suis touché et je me laisse faire.

Une douce ambiance mâtinée de jazz.



Ses yeux, ses paroles, ses gestes sont d'une sincérité bouleversante. Nous connaissions-nous depuis toujours ?

En dansant, elle me dit qu'elle s'appelle Maria et qu'elle est Slovène. Nos yeux s'interrogent. L'expression de son visage, le battement de ses cils, le pli serein de sa bouche retiennent toute mon attention. Pense-t-elle à son fiancé ? Son ombre légère ne plane-t-elle pas sur cette danse ? Mais je me laisse aller sur ce chemin buissonnier. Le tourbillon de la fête m'y invite. Sans restriction. La vie offre parfois de ces moments ! Et la mienne est si fracassée.

Assis à une table, nous sommes l'un en face de l'autre. Elle rayonne dans sa belle robe bleue assortie à ses yeux. La blondeur de ses cheveux lui fait une mèche qui coule sur son front. Une figure allongée sur la rectitude de son nez et une bouche ciselée dont les lèvres se meuvent avec grâce. Elle parle un peu allemand. Je suis enchanté par sa présence. Je regarde ses mains fines aux doigts réguliers. Son poignet droit est orné d'un bracelet en ébène. Je contemple son beau sourire, satisfait, presque heureux. Je suis submergé de béatitude, d'indulgence, de complicité. Je crois qu'elle éprouve la même émotion.

Une rencontre tombée du ciel. Une première fois pour moi. Je suis encore très jeune et je n'ai laissé personne en Alsace. Mais l'amour de Maria pour Zoran semble profond et je le respecte.

Pourquoi cette rencontre m'a-t-elle tant marqué ? Sans doute était-ce une belle parenthèse dans une soirée pourtant déjà extraordinaire. Une soirée dédiée à la Paix, après cette guerre sans fin,

après tout ce que j'y avais vécu. Une récompense, une invitation que m'envoyait la vie, cette nouvelle vie que je devais désormais prendre à bras le corps. Je me rendais soudainement compte que j'étais devenu adulte, amputé de mon adolescence que la guerre m'avait volée.

Nous continuons à danser. L'orchestre joue des airs de Louis Armstrong que je reconnais, malgré la griserie que me procure l'alcool. Je ris, nous rions, nous sommes tout deux très heureux. Je danse de mieux en mieux. Je serre encore plus fort Maria. Nous dansons presque immobiles. Déjà trois heures. Je n'ai pas vu le temps passer.

Un flot de pensées submerge ma tête. Maria m'interroge. Ses yeux bleus me ramènent à la douce réalité. Deux êtres qui ne se connaissaient pas il y a quelques heures et qui soudainement semblent inséparables.

Maria m'a appris ce grand soir que je n'étais pas qu'un pion que l'on déplace dans tous les sens sur l'échiquier morbide de la guerre. Mais que j'étais un homme que la guerre avait ignoré. Qu'il existe un autre échiquier, celui de la Paix, celui qui rassemble les Frères Humains, quelle que soit leur origine.

Pourquoi Maria était-elle venue vers moi ? Pas pour mon physique, je ne peux le croire. Sans doute parce que je lui rappelais Zoran qui s'était engagé volontairement en Slovénie dans les rangs de la résistance à l'envahisseur nazi. Alors que j'avais été incorporé de

force dans ces troupes barbares et honnies. Je souhaitais profondément que son bien-aimé fût encore en vie, car il était digne de respect. Ce sentiment m'avait pleinement envahi.

Je sais que Maria m'offre la place de Zoran. Elle ne s'en cache pas, elle en parle, elle en rit. J'accepte volontiers cette contrainte. Et la joie sincère de cette belle personne, pleine de vie, habitée d'un extraordinaire espoir.

Nous sommes encore restés longtemps ensemble, en attendant que cette parenthèse se ferme pour toujours. Car tel était le sort de notre rencontre.

Le bal se termine. Nous devons nous séparer. Mais Maria m'invite chez elle pour un dernier café. J'accepte. N'ayant pas trouvé de place dans un dortoir du camp de Münsingen, elle loge dans un petit appartement d'une pièce mis à disposition par une famille allemande dans une maison cossue. Nous enlevons nos chaussures car l'heure est déjà bien avancée.

Je suis bouleversé par la propreté et la fraîcheur de ce petit appartement. J'ai l'impression de rêver. Dans la chambre, il y a deux lits. L'un pour elle, l'autre pour son amie rapatriée depuis peu. La chambre sent la lavande comme dans l'ancien temps. L'envie me prend de me glisser dans l'un de ces lits. Je suis pris d'un tumulte intérieur et mon cœur bat la chamade.

Mais je veux respecter Maria, respecter l'amour de Maria pour Zoran. Elle le sait,

elle m'approuve. Nous savons tous les deux que notre rencontre restera pure et noble. Et qu'elle ne se renouvellera jamais.

Dans quelques jours, je serai de retour en Alsace. Maria restera un instant fugitif, fragile, intense pourtant. Nous avons tant besoin de beauté, de respect, d'humanité, de tendresse. La guerre nous en avait privé. La guerre est ignoble.

Mais il est six heures trente du matin. Dans un peu plus d'une heure aura lieu l'appel quotidien à mon cantonnement. Je le fais remarquer à Maria. Nous sommes troublés. Il faut nous quitter. Nous nous regardons intensément. Elle m'encourage à partir et me raccompagne sur le pas de la porte. Nous nous quittons au comble de l'émotion. On dirait un film muet.

Sur le chemin du retour, je suis profondément troublé. Attendait-elle mieux de moi ? M'étais-je comporté comme elle le souhaitait ? Mes pensées me font des reproches. Mais je suis encore tellement innocent, ayant pourtant vécu les pires bassesses humaines, étant allé pourtant au fond de l'enfer.

Mais une petite voix me dit que j'ai sauvé l'honneur de Maria. Et de Zoran, cet homme que je ne connaîtrai jamais. Et que j'ai aussi sauvé le mien.

Dans quelques jours, je serai démobilisé. Je dois imaginer et construire mon avenir.

Je me retourne une dernière fois pour apercevoir la maison que je viens de quitter. Maria aussi a été brinquebalée, bouleversée par la guerre. Nous partagerons toujours cette blessure, cette déchirure intime. Et ce moment de grâce que fut notre rencontre.

Je suis heureux et malheureux à la fois. Heureux d'avoir rencontré la beauté après tant de laideur. Malheureux en songeant qu'une partie essentielle de ma vie a été laminée malgré moi. Malgré nous.

En arrivant au cantonnement, j'ai encore le temps de faire un brin de toilette, juste avant le rassemblement. Dans son rapport quotidien, le chef d'escadron donne la liste des membres du Groupe autorisés à retourner à la vie civile. Mon nom y figure. Nous sommes le 6 octobre 1945.

Le lendemain, avec d'autres camarades démobilisés, j'arrive à Strasbourg. Une correspondance me ramène à Sélestat à dix-neuf heures.

Je suis officiellement démobilisé le 12 octobre 1945.

Alphonse Golling (1924-2003)

(Corrections: Claude Golling)



Postface

L'épouse d'Alphonse Golling, Marie-Alice Goettelmann, notre mère, fut aussi incorporée de force dans le Reichsarbeitsdienst (le RAD), le service du travail obligatoire nazi. Un service « auxiliaire » de guerre réservé aux femmes. On a appelé ces femmes les « Malgré-elles ». Elles furent environ quinze mille, originaires d'Alsace-Moselle », à connaître ce sort.

A l'instar des garçons, elles devaient payer de leur personne pour servir le Reich, l'Alsace-Moselle ayant été annexée de fait.

Notre mère se retrouva à 18 ans en 1942 au camp de Sitzenroda, près de Torgau en Basse-Saxe, le « Sitzenroda Arbeitsdienstlager für die weibliche Jugend » (Camp de travail obligatoire de Sitzenroda pour jeunes femmes). Elle travaillait dans des fermes, une autre chaque semaine, et logeait dans le camp en collectivité.





Elle fut aussi incorporée pour une autre période de six mois dans le « Kriegshilfsdienst », service d'aide militaire, dans une usine d'armement située à Kettwig dans la Ruhr.



Son sort fut évidemment bien moins dramatique que celui de son futur époux (ils ne se connaissaient pas encore), mais la douleur de quitter son foyer de Kintzheim, dans le Bas-Rhin, pour l'inconnu fut intense.

Elle n'en parlait que très rarement.

Mais avec ses camarades alsaciennes dont Marguerite Belmont de Dambach-la-Ville, Marie Meyer de Diebolsheim et Marcelle Johner de Sélestat, elles ont su garder bon espoir. Celui de redevenir Françaises, elles qui l'étaient pourtant déjà de culture et tout simplement de nationalité.

Marie-Alice est à gauche sur la photo.



Il a fallu attendre le 17 juillet 2008 pour qu'elles acquièrent enfin une reconnaissance officielle. Sous l'égide de Jean-Marie Bockel, secrétaire d'Etat aux anciens combattants et Maire de Mulhouse, et du président de la Fondation entente franco-allemande, elles furent indemnisées pour dédommagement moral. Une indemnisation certes symbolique, mais indispensable.

A l'acmé de l'odyssée d'Alphonse Golling, cette autre « Incorporation de force », peu connue du grand public, mérite qu'on ne l'oublie pas.

Annexe documentaire

PARIS, _____ Arrondissement

FICHE INDIVIDUELLE
TENANT LIEU DE CARTE D'ALIMENTATION

Catégorie I 3
Double ration

N° 272

Domicile :
Département Seine
Commune Paris 18^{ème}
Rue et n° 2 rue Courton
Nom GOLLING
Prénoms Alphonse
Profession _____
Nationalité FR. Sexe M

Naissance :
Date 19. 8. 24
Commune Selostat
Département B. D.
Délivrée le _____
par la Mairie de _____

Le Maire,


Les commerçants sont priés d'accepter les coupons annexes à cette fiche qui tient lieu de carte d'alimentation.

Imp. L. Haenequin S. A., Levallois

FEDERATION NATIONALE DES CENTRES D'ENTRAIDE

CENTRE PARISIEN
16 rue d'Artois
Tél: ELY 79-93

2

NOM: GOLLING

PRENOMS: Alphonse

NE A : SELESTAT

le: 9/8/24

NATIONALITE: Fse

PROFESSION: Etudiant

DOMICILE: 5, rue Jean Jaurès SELESTAT (B-Rhin)

N° d'ENREGISTREMENT

6354

1/2/45

SECOURS: 1.000 frs 1 vestiaire entier

PAYE



I. ARME FRANÇAISE.
FORCES ARMÉES ANTI-AIRIENNES
15. GROUPE AUTONOME.

Exécution des prescriptions de l'instruction
N° 10.011/CAB du Commissaire en la Guerre en
date du 23 Août 1944.

Pour copie conforme à
l'original présenté.

ACTE D'ENGAGEMENT

PROVISOIRE

Sélestat, le 11 Août 1944

Le Commissaire de Police:

DU NOMME (I) *Golling Alphonse*
pour le *15. Groupe Autonome des F.T.A.*

L'an mil neuf cent quarante cinq le *1^{er} Mars*

à heures s'est présenté devant nous, Chef d'Escadron Cat. 15. Groupe
Autonome des F.T.A.

Monsieur *Golling Alphonse* né le *19 Août 1924*

à *Sélestat* Canton de *Sélestat*

Département de *Bas - Rhin* Fils de *Louis*

et de *Georgette Fritzel* domiciliés à *Sélestat*

Canton de *Sélestat* Département de *Bas - Rhin*

Résident à *Sélestat* Canton de *Sélestat*

Département de *Bas - Rhin*

1* CORPS D'ARMEE
15* GROUPE AUTONOME DES F.T.A.
Batterie A

S.P. 23.373. le 31 aout 1945

N° 2073 / E.M.

Je soussigne Lieutenant JACQUOT Maurice
Odt. la Batterie A/15 des F.T.A., certifie que le
2eme Cst. GOLLING Alphonse est arrive a la Batterie
le 1er MARS 1945 et de ce fait a participe aux cam-
-pagnes faites par cette unite a compter de cette date:

Franchissement de la SAUTER X
Percee de la ligne STEGFRIED X
Franchissement du RHIN X
Combat a l'EST de la tete de pont. X
Manoeuvre de la FORET NOIRE *

A ete demobilise le 31 AOUT 1945.

Le Lieutenant J. A/15



MINISTÈRE
DES
PRISONNIERS, DÉPORTÉS
ET RÉFUGIÉS.

Modèle B.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

DIRECTION DÉPARTEMENTALE
de Bas-Rhin

2290-68

RM 417/67
CERTIFICAT.

N° 129241
67

Le Directeur Départemental de Bas-Rhin Strasbourg
tenant compte des déclarations
de Monsieur COLLING Alphonse
né le 19.8.1924 à Sélestat
et des papiers qu' il a en sa possession, estime qu'il y a lieu de le
considérer comme déporté militaire 15.2.43
évadé le 3.9.44 pris 15.11.44 libéré 31.1.45

Le présent certificat a été délivré pour valoir ce que de droit.

Une enquête ultérieure établira le bien-fondé des déclarations de l'intéressé ⁽¹⁾
qui s'exposerait à des poursuites judiciaires au cas où l'enquête n'aboutirait pas
favorablement.

Strasbourg Le 26.9.1946 19

NOM ET ADRESSE

de l'intéressé :

Le Directeur Départemental

de Bas-Rhin

GOLLING A.

Rue Jean Jaures 5

Sélestat

p.o. *Delun*

- (1) Nom du département.
(2) Monsieur ou Madame ou Mademoiselle.
(3) Il ou elle.
(4) Le ou la.
(5) Ex-déporté ou ex-prisonnier ou ex-interné.
(6) Ou intéressée.

J. 507722.

OFFICE NATIONAL
DES
ANCIENS COMBATTANTS
ET
VICTIMES DE LA GUERRE
OFFICE DÉPARTEMENTAL

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

N° 3.701/67

CARTE DE RÉFRACTAIRE
délivrée à

M. GOLLING

Prénoms : Alphonse

Domicile : DOMPAIRE (Vosges)

Né le 19.8.1924, à Sélestat

A Strasbourg, le 22 Avril 1963

Le Préfet,
Président de l'Office départemental.

Le Secrétaire Général,
Chef du Service départemental.

J. 602551. [1536]

ASSOCIATION DES INTERNÉS ET DÉPORTÉS POLYVALES . NO D'INSCRIPTION

E. B. A. S.

Nom : GOLLING

Prénoms : Alphonse

Né à : SELESTAT

le 19/8/24

Nationalité : Fco

Profession : Etudiant

Domicile : 5. rue Jean Jaurès SELESTAT (B-Rhin)

Carte établie à Paris le 1/2/45

LE PRÉSIDENT :

SIGNATURE DU TITULAIRE

**ASSOCIATION DES ÉVADES,
INCORPORÉS DE FORCE,
ANCIENS COMBATTANTS
ET VICTIMES DE GUERRE
GROUPEMENT DU BAS-RHIN**

AFFILIÉE A LA FÉDÉRATION NATIONALE
ANDRÉ MAGINOT



CARTE DE MEMBRE

N° 19.758

SECTION DE STRASBOURG

Strasbourg, le 16.1.1964

Le Président
[Signature]

Les photos et documents sont issus d'albums familiaux et de recherches sur internet.

Que les ayants droit des photos provenant de ces recherches ne m'en veuillent pas, ce témoignage n'ayant aucune ambition éditoriale.

Un grand merci à Madeleine Maire et Patrick Ledermann, mes amis, pour la mise en page, à Marie-Christine Ruhlmann-Golling, ma soeur aînée, pour les photos de famille et les encouragements, et à Daniel Gérard, mon cousin, pour les conseils et la relecture. Mais aussi à mes proches pour leur soutien.

Saint-Louis dans le Haut-Rhin, avril 2024.

Claude Golling